Annales 2013

COMITÉ DE PATRONAGE

Monsieur	BUTTNER Charles
Monsieur	KENNEL Guy-Dominique
Madame	LE PELLEC-MULLER Armande
Monsieur	RICHERT Philippe

COMITÉ D'HONNEUR

Monsieur	DIRHEIMER Guy
Professeur	DONNET Jean-Baptiste
Monseigneur	DORÉ Joseph
Monsieur	DURANTON Henri
Professeur	GALL Jean-Claude
Monsieur	GISCARD d'ESTAING Olivier
Professeur	HOFFMANN Jules
Professeur	KARLI Pierre
Monsieur	KIEFFER Charles
Professeur	LEHN Jean-Marie
Monsieur	LOOS François
Monsieur	MANTZ Jean-Marie
Monsieur	PHILONENKO Marc
Professeur	RAPP Francis
Professeur	ZINK Michel

Chères Consœurs, Chers Confrères,

Sous le soleil exactement… absent en ce mois d'hiver… s'étirent les paradoxes et les digressions intimes. Comment imaginer la chaleur d'un rayon de soleil, la beauté d'une fleur ? Mais comment ne pas imaginer le « respir » souterrain de la terre en attente du printemps ?
Le songe ne naît pas du néant ; il a source dans la mémoire ; il est source de réflexions et d'actions… Il est invisible lanterne magique où s'entremêlent des sentiments, des mots, des noms dans d'étranges entrelacs. Et soudain… John Keats, esthète romantique du XIXe siècle, côtoie Maurice Blanchot, romancier et critique du XXe. Arrêt sur image. De quoi parlent-ils ? De beauté, celle qui appelle la beauté, celle qui aide à vivre et du beau qui élève les êtres.
« Tout objet de beauté est une joie éternelle » assure Keats. « Les artistes qui s'exilent dans l'illusion des images, n'ont-ils pas pour tâche d'idéaliser les êtres, de les élever à leur ressemblance désincarnée ? » se demande Blanchot.
Notre Compagnie au cours de son existence a vécu « de et dans » cette aspiration à la beauté, au beau. Évoquons un instant le passé récent : la beauté d'une écriture, d'un lieu, d'un jeu d'orgue ; et dans l'absolu, la passion transcendée (les belles passions cherchent les belles âmes) des scientifiques, des écrivains, des artistes en terre d'Alsace et ceux issus des régions de France qui sont regroupés au sein de la Conférence nationale des académies.
À ce propos, je souhaite renouveler notre gratitude à Mme Jeanne Marie Demarolle qui**,** en tant que présidente de la Conférence nationale des académies, nous a fait l'honneur de présider l'assemblée générale à Issenheim en hommage au chef-d'œuvre de Matthias Grünewald et la fête dédiée au 60e anniversaire de notre refondation.
Revenons aux deux poètes en référence : Keats et Blanchot. Ils nous permettent d'évoquer la « beauté » pour le premier et le « beau » pour

le second. Peut-on employer indifféremment l'un ou l'autre terme ? Keats parle bien d'un objet de beauté, ce qui voudrait dire qu'elle serait une notion plus matérielle avec ses multiples déclinaisons.
Le beau, serait-il alors un élément d'appel vers l'absolu, vers une transcendance ? Faut-il croire Mme de Staël lorsqu'elle affirme : « Ce qui est vraiment beau, rend l'Homme meilleur ? » Ce qui voudrait dire que « le beau » dépouille l'être humain de quelques uns de ses médiocres oripeaux – orgueil, vanité – pour le rendre perméable au subtil émerveillement de l'esprit et du corps. Ce dépassement demande une éducation, une culture de l'émotion constructive…. Et peut-être une relecture de la théorie kantienne du « sensible ».

Que cherchaient les bâtisseurs des cathédrales ? Que cherchent les musiciens ? Que cherchent les esthètes peintres, écrivains, sculpteurs ? Les réponses sont variées et se laissent aisément accommoder à nos propres analyses ou fantasmes.
Alors que notre société est souvent qualifiée d'égoïste, d'individualiste (peut-être avec quelques raisons), il faut remarquer la naissance ou la renaissance des salons littéraires au cours desquels se lisent des poèmes et se joue d'un instrument ; les expositions en privé de peinture ; les réunions philosophiques en petit comité… Cela veut-il dire que notre société cherche à réduire son champ d'informations et d'expérimentation pour le ramener à des dimensions plus humaines ? Une aspiration légitime tant l'être humain a besoin de partager ses passions, d'échanger ses émotions ; la même aspiration exprimée sur Internet et lors des grandes messes dans des stades à la dimension d'un village voire d'un bourg. Deux conceptions, deux manières de vivre les émotions esthétiques.
Cette marque de l'humain, malgré l'évolution des technologies, de la science, de la mondialisation à tous les niveaux, est signe d'une certaine Sagesse – osons le mot – de nos sociétés en équilibre instable de la manière la plus évidente.
Appartenir à un corps, partager les connaissances – le verbe revient en leitmotiv – est un cadeau, une chance, mesurée aussi à l'aune des autres académies qui fondent le grand corps de la Conférence nationale des académies.
« Savant n'est pas l'homme qui fournit les vraies réponses ; c'est celui qui pose les vraies questions ». Lévi-Strauss savait de quoi il parlait. En ce sens, les académiciens font œuvre utile. La somme de leurs connaissances, la diversité de leurs centres d'intérêt, leurs recherches et leurs découvertes sont tout simplement époustouflants. La publication de leurs savants travaux sont des trésors dans lesquels les générations futures pourront puiser sans retenue.

Que nos académies sœurs soient ici vivement remerciées pour l'envoi de leurs travaux.
Et puisque nous parlons de fratrie, évoquons celle du Grand Est : Nancy, Metz, Alsace, Besançon, Dijon… Ces académies se donnent rendez-vous chaque année depuis 2009. N'ayons pas peur des mots : le bonheur préside à ces rencontres au cours desquelles se nouent ou se renouent des dialogues, s'ébauchent des projets, se manifeste le « génie » des villes d'accueil.

L'éditorial a plusieurs vertus. Il sert (quelquefois) à digresser pour le plaisir, à remercier toujours, à rêver des projets. Pour ne pas déroger à la règle, je remercie celles et ceux qui – souvent avec enthousiasme – assistent aux manifestations minutieusement préparées par un comité imaginatif qui mérite notre gratitude. Quitte à me répéter, la réflexion et l'action sont ancrages dans la légitimité de notre existence, celle que lui reconnaissent les institutions, la ville de Colmar, les maires des villes décapolitaines, la ville de Schongau. Nous leur exprimons notre vive gratitude pour leur fidèle et indispensable soutien moral et financier.
À la réflexion et à l'action s'ajoute le courage d'entreprendre. Je ne reviens pas sur le sujet rebattu de « la crise » actuelle, mais sur l'analogie avec d'autres périodes de notre Histoire tout aussi dramatiques : les guerres, les invasions, les persécutions, les grandes épidémies, les famines…
Optimistes ou non, il nous faut reconnaître que l'histoire de l'humanité garde la trace des héroïnes ou des héros qui ont su ranimer pour leurs contemporains le courage d'entreprendre. Ainsi, l'un des quatre prix Nobel de notre Compagnie, en l'occurrence Albert Schweitzer, confortablement installé à Strasbourg dans sa vie de théologien, de pasteur, de philosophe, d'organiste de réputation internationale, a décidé de fonder un hôpital à Lambaréné après avoir entrepris, à presque 30 ans, de longues études de médecine.
L'Alsace commémore cette année le centième anniversaire de son départ au Gabon avec son épouse Hélène. L'histoire est connue ; l'engagement sans faille malgré l'exil, le climat, les difficiles communications, les deux guerres mondiales qui ont failli faire disparaître une œuvre que l'on pourrait qualifier de « romanesque » si elle n'était pas avant tout celle d'un humaniste.
Est-ce le centenaire d'une aventure des temps modernes qui a décidé l'ASLAA à se lancer et, ce malgré un budget très serré, dans la création d'un grand prix scientifique réservé aux jeunes chercheurs ? Notre chancelier Jacques Streith en est l'instigateur et le maître d'œuvre. Une nouvelle page reste à écrire avec l'Université, le CNRS, l'Inserm…
Le succès de la 7e édition d' « Osons la recherche » qui s'est tenue à

Strasbourg en février, à l'intention des élèves de collèges ou de lycées, apporte une légitimité à notre initiative.
Dans l'exemplarité encore, le parcours de notre confrère Jules Hoffmann. Il sera installé sous la Coupole au fauteuil de Jacqueline de Romilly le 30 mai 2013, après la fastueuse réception à Stockholm en 2011 pour son prix Nobel de médecine. D'ores et déjà, je puis dire que l'ASLAA sera présente à ses côtés… dans la symbolique épée d'apparat qui lui sera remise quelques jours avant la prestigieuse cérémonie.

« Lieu de rencontre et d'humanisme », l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace reste fidèle à ce concept. Elle puise dans son passé prestigieux et donne place à ceux qui construisent le monde d'aujourd'hui.
Parole creuse ? La bibliothèque municipale de Colmar conserve la plus grande collection d'incunables de province et dans un magnifique travail en commun, « les professeurs des universités de Strasbourg, Mulhouse, Bâle, Fribourg écument les bibliothèques d'Alsace pour mettre en valeur les documents du mouvement humaniste ».

Le vœu exprimé par l'ASLAA devient réalité. Nous ne pouvions rêver plus belle conclusion.

Christiane Roederer
Président

Conférence nationale des académies

3-4-5 octobre 2012, Bordeaux

300e anniversaire de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux

L'Académie de Bordeaux, en accueillant la Conférence nationale des académies, a fêté avec faste et exigence scientifique son passé tricentenaire en s'interrogeant sur l'avenir. Les défis du XXIe siècle : comment Bordeaux et l'Aquitaine s'y préparent ? Telle était la thématique qui a rassemblé scientifiques de la haute technologie, de la nature ou de la vie, femmes et hommes de lettres (ou écrivains), historiens, artistes et même œnologues. Ce programme de travail a été agrémenté par une visite de la ville sous la houlette d'historiens de l'art qui ont introduit les congressistes *in medias res.* En clôture de la session, les quelque 200 participants ont pu visiter au choix le centre aéronautique et spatial (Snecma et Dassault Aviation), le château de la Bède où a demeuré Montesquieu, le Laser Mégajoule dont la construction se termine au Centre du CEA d'Aquitaine ou, enfin, le domaine de Malagar, haut lieu familial et littéraire de François Mauriac.

La séance solennelle commémorant le tricentenaire de l'Académie de Bordeaux se déroula au Grand théâtre, place de la Comédie. L'esprit fut comblé dans ce cadre prestigieux. Jean-Pierre Poussou, président de l'Académie de Bordeaux, accueillit l'assemblée riche de « talents reconnus dans leur diversité » en évoquant les trois siècles de vie de cette institution si féconde en réalisations de toutes sortes. En septembre 1712, dans un appartement au cœur de la « colonie savante » de la plus belle ville du royaume après Paris, se réunirent tous les savants que comptait Bordeaux dans les domaines les plus divers des sciences : poésie, lettres, horticulture, géographie, histoire, économie et société. Et 300 ans plus tard, ce ne sont pas moins de 200 volumes qui ont accueilli les productions intellectuelles des académiciens bordelais.

Mais l'Académie ne « s'occupe pas que du passé » et son choix délibéré de préparer l'avenir la rend très présente dans la société civile. Son éminent représentant, Alain Juppé, maire de Bordeaux, a tenu à évoquer personnellement son rôle de « protecteur » de l'Académie. Il a cité les colloques organisés en commun sur justice et liberté, l'esprit des lois, la conquête de l'espace, etc.

Après ces propos de bon aloi, la place d'honneur fut réservée au conférencier Pierre Nora auquel avait été décerné, quelque temps auparavant, le prix Montaigne pour son ouvrage *Historien public*. Directeur de la revue *Le débat* et chantre de la liberté de l'historien, Pierre Nora tint en haleine l'auditoire en évoquant le métier et le rôle de l'historien, citoyen à part entière.

Les communications scientifiques, dans un amphithéâtre de la toute nouvelle École de la magistrature puis au Conseil régional d'Aquitaine, furent proposées en deux séquences : les défis naturels et techniques, d'une part, et les défis humains et sociétaux, d'autre part. Tant la qualité scientifique des chercheurs de haut niveau que la taille et les moyens des structures de recherche, dans lesquelles leurs talents s'exercent, permirent de mesurer le rôle de métropole scientifique, soutenue résolument par les hommes politiques, que joue Bordeaux dans la cour des grands, à échelle internationale.

L'ASLAA fut représentée à cette Conférence nationale des académies par Claude Oberlin, Charles Waechter et Odile Kammerer.

Odile Kammerer
Vice-chancelier, rédacteur des *Annales*

Quatrième rencontre interacadémique du Grand Est

Jeanne-Marie Demarolle

Besançon, 16 juin 2012

Lancée par Madame Christiane Roederer, présidente de l'Académie d'Alsace, une première « Journée bonheur » avait réuni à Strasbourg, en 2009, des confrères de l'Académie de Stanislas, de l'Académie nationale de Metz et de l'Académie d'Alsace. Ils se retrouvèrent l'année suivante à Metz, dont l'Académie recevait le colloque national de la CNA. L'expérience, élargie à l'Académie de Besançon et de Franche-Comté, fut renouvelée avec grand succès à Nancy en 2011 par Madame Christiane Dupuy-Stutzmann, présidente de l'Académie de Stanislas. Cette année, l'Académie de Dijon est venue agrandir le cercle.

Ce sont cinq académies du Grand Est qui ont partagé, à Besançon, l'édition 2012 de la « Journée bonheur ». Elle avait été organisée avec le plus grand soin par Madame Jeanine Bonamy, présidente de l'Académie de Besançon et de Franche-Comté, et son équipe. Elles avaient même persuadé le soleil, qui ne se montra guère sur le reste du Grand Est, d'être de la partie. Radieuse, Besançon avait donc véritablement pris un air de « vieille ville espagnole ». Les confrères furent d'abord accueillis, au cœur de la ville, au Centre diocésain et chacun des présidents, ainsi que la présidente de la CNA, mit l'accent sur les points de convergence entre les cinq compagnies et sur l'intérêt de telles réunions. Elles se situent, en effet, avec une grande pertinence d'échelle, entre celles qui se tiennent sur le territoire de chacune des académies et celles qu'organise la CNA.

Deux brillantes conférences de synthèse furent consacrées, l'une, par François Vion-Delphin, à « La Franche-Comté, terre d'innovation forestière (XVIIIe-XIXe siècle)» et l'autre, par Marie-Dominique Joubert, à « Gaspard Gresly (1712-1756) : le trompe-l'oeil au verre brisé ». Le musée de Besançon et celui de Dijon conservent des œuvres de ce virtuose du trompe-l'oeil qui mérite d'être mieux connu.

Ensuite, les assistants gagnèrent l'imposante Citadelle, œuvre maîtresse de Vauban, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO, où les attendait Monsieur Jean-Louis Fousseret, premier magistrat de Besançon et ancien député. Il leur fit les honneurs de la chapelle parfaitement restaurée

depuis une dizaine d'années et souligna plusieurs points forts de la démarche culturelle de la ville : l'aménagement de parcours thématiques et ludiques dans la Citadelle qui abrite plusieurs musées (musée de la Résistance et de la Déportation, musée Comtois, parc zoologique), la réhabilitation du musée des Beaux-Arts et l'aménagement de la maison où résida Colette. Il leur fit aussi découvrir la démarche éco-responsable de la ville puisque, une fois traitée, l'eau de la Loue sous l'appellation « La Bisontine » soutient avantageusement la comparaison avec les eaux de table. Le déjeuner favorisa les échanges informels avant une visite des richesses monumentales et mémorielles de la Citadelle, qui offre aussi une saisissante vue panoramique sur le Doubs.
La « Journée bonheur » prendra un nouveau cap en 2013. La session aura lieu à Dijon et occupera deux journées, l'une dédiée à un échange de réflexions sur un thème défini par l'Académie de Dijon et l'autre réservée au tourisme culturel. Nous avons à cœur de remercier et de féliciter chaleureusement Madame Bonamy et l'Académie de Besançon pour la qualité de leur accueil, nourri d'une grande prévenance envers leurs hôtes, et pour le succès incontestable de cette belle rencontre. Le développement de relations interacadémiques privilégiées ne peut que contribuer efficacement au rayonnement de nos compagnies.

***La Lettre des Académies**, Bulletin de la Conférence Nationale des Académies des Sciences, Lettres et Arts,* octobre 2012, n° 30 ISSN 1771-2513, p. 4.

Mme Jeanine Bonamy, présidente de l'Académie de Besançon, ouvre la Journée bonheur. Photo O.Kammerer

La citadelle de Besançon. Photo O.Kammerer

La boucle du Doubs enserrant Besançon. Photo O. Kammerer

Séance publique

École Nationale d'Administration (ENA) Strasbourg

19 juin 2012

Sous l'égide de l'Institut pour la promotion du lien social (IPLS) et de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace

Préserver et transmettre l'humain

La séance fut présidée par M. le professeur Jules Hoffmann, prix Nobel de médecine 2011.

Le thème fut développé par trois intervenants :

- M. le professeur Pierre Karli : « En quoi consiste cet humain ? »
- M. le professeur Karsten Lehmkühler : « Quel avenir pour l'humain ? »
- M. Bernard Pierrat : « Comment réaliser la double mission de préservation et de transmission de l'humain ? »

Pour un compte rendu, il a semblé intéressant de solliciter M. Christian Martz, cadre dirigeant de la jeune génération, avide de comprendre le monde dans lequel il est appelé à prendre des responsabilités.
Voici quelques questions révélatrices de l'impact de ce genre de manifestation et que les auditeurs peuvent se poser.
Christian Martz félicite les associations organisatrices et les intervenants dont il admire la simplicité, la clairvoyance, la pédagogie et l'esprit de synthèse pour s'exprimer de manière aussi captivante sur un sujet à l'abord si abstrait.
Le professeur Jules Hoffmann a présidé et introduit le débat avec brio. Biologiste spécialiste des insectes, il a rendu le sujet immédiatement intéressant en repositionnant l'être humain dans son contexte : 80 % des êtres vivants sont des insectes et, dans les 20 % restants, seuls 5 % sont des vertébrés. Ces insectes détruisent 1/3 des récoltes dans le monde, transmettent des maladies et sont devenus très résistants. Le décor est planté. Quid de l'humain ?

Question au professeur Karli : « En quoi consiste cet humain ? »
L'humain se construit. À la naissance, le cortex préfrontal du cerveau humain est vierge. Il va se « remplir » au cours des trois premières années de la vie et construire l'individu au niveau de l'affect, des relations, de la fidélité, de l'honnêteté par les premiers contacts, l'éducation, les expériences, les interactions avec les autres. C'est ici qu'il faut rechercher la solution à beaucoup de problèmes de violence, d'échecs. Il vaut mieux traiter la cause plutôt que la conséquence… L'être humain, à la grande différence des autres espèces de vertébrés, dispose du langage. Sans la maîtrise de l'expression orale, il est difficile d'acquérir des connaissances. « À langage pauvre, pensée pauvre ».

Question à Karsten Lehmkühler, professeur à la faculté de théologie protestante : « Quel avenir pour l'humain ? »
Cette question est traitée dans le sens de l'intervention sur les capacités humaines. Du point de vue du théologien, est-il bon ou mauvais d'intervenir sur ses capacités ? Les interventions sont possibles aujourd'hui, notamment grâce aux nanosciences, à l'informatique, à la biologie, aux sciences cognitives. Le professeur semble accepter des modifications en cas de besoin thérapeutique. En revanche, il s'interroge sur l'égalité des êtres humains devant les soins, sur l'irréversibilité de certaines interventions et des risques à la fois médicaux, humains, voire politiques. L'être humain se positionne alors en tant que créateur. Thèse et antithèse ont fusé parmi le public lors du rappel par un auditeur de l'injonction « Tu dois changer la vie » du sulfureux philosophe allemand Sloterdijk.

Question à Bernard Pierrat, président d'honneur de l'ASLAA, vice-président de l'Association Pierre Teilhard de Chardin : « Comment réaliser la double mission de préservation et de transmission de l'humain ? »
M. Pierrat introduit sa réponse par cette phrase : « La durée a fait passer la Terre au vivant puis à la pensée. Quelle suite, puisque la durée se poursuit ? »
Encore une fois, le décor est planté. Quelle belle réponse… ou quelle incroyable question ?
Le développement concerne plusieurs points :

- de la différence entre réussir dans la vie et réussir sa vie ;
- de l'autre : ouverture et partage, indifféremment de la couleur de la peau, de la religion, de la culture. « L'Occident a généré la démocratie et les droits de l'Homme, mais n'a pas acquis la sagesse de comprendre que la raison n'est pas capable de tout comprendre. L'émotion, l'amour, et l'art, échappent aux explications de la science» ;

- de l'Homme, qui est appelé à s'insérer dans la société pour s'épanouir et l'ordre intangible d'une conduite à laquelle il est obligé de se plier, c'est-à-dire la morale ;
- du fait de maîtriser l'évolution. L'Homme doit agir pour que l'évolution réussisse ;
- ce n'est plus le passé, mais le futur qui doit déterminer le présent. Nous sommes des êtres de projet ;
- rechercher ensemble une unité au niveau mondial sans la confondre avec la mondialisation qui n'est qu'une vision économique.

Forte de tout ce qui précède, l'évolution peut réussir. L'orateur précise bien que nous sommes devenus cocréateurs de ce que sera « demain », ce qui engage notre responsabilité.

En tant que président de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace, je ne puis que me réjouir de ce témoignage et de cette « ouverture » sur la société tant prônée par les présidents successifs de la Conférence nationale des académies.
C'est ainsi que nos académies participent à la vie sociale et assument leur responsabilité.

Christiane Roederer

Assemblée générale

commanderie des Antonins à Issenheim
dimanche 1er juillet 2012

Accueil de Christiane Roederer

Président

J'ai l'honneur d'ouvrir la 60e assemblée générale de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace.

Sœur Édith Marie Ritter, directrice de la Maison Saint Michel,
Madame Jeanne-Marie Demarolle, président de la Conférence nationale des Académies,
Chères Consœurs, chers Confrères,

Le comité vous souhaite la bienvenue et vous remercie d'avoir répondu à son invitation pour assister à l'Assemblée générale qui correspond au 60e anniversaire de la refondation de notre Compagnie.

Cette séance prend un parfum particulier grâce à votre présence, Madame le président, vous qui assumez depuis deux ans la présidence de la Conférence nationale des Académies. Lourde et belle charge que celle d'entretenir des relations avec les 32 Académies de Région, d'être attentive à leur spécificité et à leurs activités. Vous avez organisé de main de maître la réunion de la Conférence à Metz et œuvrez à l'Institut pour l'organisation des séances futures. Le lancement de *La Lettre des Académies* sur Internet est une innovation exemplaire pour nos Académies qui, peu à peu, vont prendre le même chemin.
Nous vous rendons hommage, Madame le Président, hommage auquel nous joignons notre gratitude.

En 2011, l'Assemblée générale a siégé à l'Écomusée, véritable « conservatoire » de notre patrimoine et de nos langues régionales.

Le 500e anniversaire du retable d'Issenheim est l'occasion parfaite pour évoquer le génie de Maître Grünewald, mais aussi de rendre hommage à la Congrégation des Sœurs de Ribeauvillé qui a su conserver cette Maison Saint Michel, haut lieu de mémoire.
Les Sœurs, mes sœurs (je le dis avec affection et reconnaissance), aiment construire ou reconstruire des maisons ; elles aiment surtout s'investir dans l'aventure humaine en Alsace, leur terre d'élection et à travers le monde : Afrique, Brésil, entre autres.
Sans trahir un secret, Sœur Édith a accepté d'aller vers une nouvelle aventure africaine. Nos vœux chaleureux l'accompagnent.

Comment exprimer la joie en ce matin de fête ? Quand le stoïque Jacques de Bourbon Busset devient lyrique, son propos peut être le nôtre : « Un tableau, un paysage, un livre, un voyage ne valent que si l'on entend leur musique »…, très précisément la musique de l'âme et du cœur.

Dans cette maison, tout est musique, tant nous sommes attentifs aux battements de son cœur. Cet après-midi nous entendrons chanter l'âme de l'orgue grâce au talent de Thierry Mechler, dans une sorte de sublimation de notre ressenti.
Il sera alors temps d'évoquer dans le silence de nos mémoires tous ceux et toutes celles qui ont partagé, à un moment ou à un autre de leur vie, notre passion pour l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace.

Rapport moral

Christiane Roederer
Président

Madame le président Jeanne-Marie Demarolle,
Chères Consœurs, chers Confrères,

J'ai l'honneur de vous présenter le rapport moral.

Cette séance se place sous un triple sentiment de plaisir : en premier lieu votre visite, Madame le président, que nous savons apprécier à sa juste valeur faite d'intérêt et d'amitié pour notre Compagnie qui fête le 60e anniversaire de sa refondation et la 14e année de son admission au sein de la Conférence nationale.
Comme j'ai pu constater la volatilité des faits et des noms…, je souhaite rappeler que nos parrains, voire nos avocats, furent Pierre Messmer, Marcel Ribon et Alain Plantey, premier président de la Conférence nationale des académies.

Autre plaisir : le fait d'être à Issenheim confère à notre réunion un peu de magie et lui inspire un souffle particulier : ni le temps ni l'espace ne nous séparent de Maître Grünewald. « Le temps, ce grand sculpteur », écrivait Marguerite Yourcenar, le temps sculpteur de la beauté, de la pensée, des pierres, des œuvres ; témoin, le retable, qui a connu un succès immédiat. Holbein père et fils sont venus l'admirer depuis Bâle. Et pourtant… À l'époque, le nom de Grünewald fut oublié assez rapidement. C'est comme si on avait oublié l'auteur du sourire de Mona Lisa. Mais je m'égare...

Le troisième plaisir est de constater la pérennité de la « Journée bonheur » qui vient d'avoir lieu à Besançon dans la splendeur d'un jour d'été. Lancée en 2009 à Strasbourg avec les Académies de Stanislas et de Metz, elle s'étend à présent à la Franche-Comté et à Dijon. Nous voici cinq académies du Grand Est. En 2013, ce sera donc à Dijon de célébrer l'amitié et les Sciences, avant de revenir en Alsace l'année suivante.
Et puisque nous parlons des programmes et des projets, je puis d'ores et déjà vous rappeler la Conférence nationale des académies à Bordeaux cette année, en octobre 2013, une séance à l'Institut : « L'esprit humain

en progrès », puis Toulouse, et en 2020, l'Alsace ! Je le dis avec le sourire, puisque nous répondrons tous et toutes à l'invitation.

Notre objectif est précisé dans le dépliant en votre possession : ouverture sur le monde académique ; ouverture sur les nouveaux paradigmes de l'humanisme engendrés par la science et la technologie. Le rapport d'activité du chancelier est explicite à ce sujet.

Dans ce sens, je tiens à revenir à la séance à l'École nationale d'administration, le 19 juin dernier. Son succès (plus de 200 personnes, dont des étudiants) repose sur deux raisons : le travail en réseau avec l'Institut pour la promotion du lien social et la qualité des interventions sur le thème : « Préserver et transmettre l'humain. » Nos confrères, le professeur Pierre Karli et le président d'honneur Bernard Pierrat, ont passionné les participants, en témoignent les nombreux courriels de félicitations. Gardons l'autre bonne raison pour la fin : la présence de Jules Hoffmann, prix Nobel de médecine 2011, nommé au fauteuil de Jacqueline de Romilly à l'Académie française. Lumineuse et généreuse personnalité, membre de notre comité d'honneur qui a su, en quelques mots, dire sa passion de scientifique et son émotion de découvrir une autre facette de la VIE.

À ma question : « Accepteriez-vous de parrainer le Grand Prix scientifique de notre Compagnie ? », son acceptation fut donnée sans réserve. J'en appelle solennellement aux scientifiques ici présents pour constituer un petit comité d'organisation, afin que la première séance puisse se tenir au plus tard en 2014.

Après un temps de latence, nous avons pu conserver nos liens avec la ville de Schongau en Bavière. Nous y serons reçus du 29 au 30 septembre pour fêter le 50e anniversaire du jumelage entre Schongau et Colmar. Un demi-siècle d'échanges culturels et linguistiques, ce qui est assez rare pour être souligné.
Qui parmi vous prendra courage pour faire l'inventaire de ces prix qui jalonnent ce demi-siècle ? Je sais que mon vœu ne sera sans doute pas exaucé, à moins d'un miracle.
Nous aurons le plaisir de remettre le prix Schongau à Donatus Düsterhaus, pour son ouvrage en langue allemande « *Die Revolution als Schwester des Krieges* ».
L'une des grandes manifestations de la rentrée sera la remise du prix de la Décapole, à M. René Kill pour son ouvrage au sujet particulièrement original : « L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne alsaciens. » M. Bernard Metz a accepté d'être son laudateur.

La cérémonie aura lieu à Munster, l'une des villes décapolitaines, dans laquelle nous sommes toujours très heureux de poser nos pas.

Le Salon du Livre de Colmar, fin novembre, est l'occasion de toucher le grand public. En adéquation avec le 500e anniversaire du retable, le comité de lecture vient d'attribuer le prix Maurice Betz au roman de Michel Winter *Le retable des ardents*.
Il s'agit de la vie et de l'œuvre romancée de Grünewald sur fond de guerre des Paysans, de sorcellerie, du mal des ardents ou ergot de seigle qui a ravagé nos campagnes pendant des siècles. Nous pouvons dire que ce prix Betz est un excellent millésime tant par l'inspiration que par le style parfaitement maîtrisé.
Le palmarès ne serait pas complet si les prix de philosophie et des sciences, réservés aux meilleurs bacheliers, n'étaient pas évoqués. Mme le Recteur a été contactée… nous attendons le nom des lauréats.

Enfin je vous propose de sauter jusqu'à la séance d'hiver 2013. Le comité projette d'investir l'atelier, sur son invitation, de Claude Oberlin, artiste peintre et glyptographe passionné. La glyptographie, ou étude des marques, signatures gravées sur les pierres des cathédrales disséminées à travers l'Europe. Travail de Titan, travail d'explorateur, travail d'académicien pour lequel nous le félicitons grandement.
Et puisque nous en sommes aux félicitations, je m'adresserai, en votre nom, à chacun des membres du comité en particulier qui jamais ne compte ses heures, qui toujours répond à l'appel des impératifs, invente, cherche, insuffle des idées. Pour lui, l'humanisme n'est pas une vaine incantation. Je le remercie pour ce travail d'équipe exceptionnel. Il me permettra de remercier Charles Waechter pour son implication dans la mise en place de notre nouveau site, tout comme Odile Kammerer et Monique Debus Kehr pour la rédaction et la mise en page des *Annales* et notre vice-président Gérard Leser pour le pont jeté vers nos amis de Bâle. Je sais que ces compliments ne feront pas de jaloux…
Toutes ces actions, tous ces projets ne pourraient voir le jour sans le soutien indéfectible des institutions, qu'il s'agisse du Conseil régional d'Alsace en la personne du président Richert, des Conseils généraux du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, en l'occurrence MM. les présidents Buttner et Kennel, de M. Gilbert Meyer, maire de la ville de Colmar, et des maires des villes décapolitaines sans lesquels nous ne pourrions tenir notre place dans la vie culturelle. Nous leur adressons nos plus vifs remerciements.

Vous avez entre les mains le nouveau numéro des *Annales* dans lequel sont rapportés, dans le rapport moral, les trois vœux pour l'exercice 2011-2012. Je vous engage à les relire et à vous réjouir.

En conclusion, je reprends une phrase de l'éditorial (je cite) :

«René Cassin, prix Nobel de la paix 1968, a été nommé au comité d'honneur de notre compagnie en 1963. En 1971, au cours d'une séance publique, il a planté un chêne pyramidal au square Thomas près du Champ de Mars à Colmar ». « Que votre Compagnie vive aussi longtemps que cet arbre de la paix » avait souhaité notre illustre confrère. Le temps a eu raison de l'arbre, mais affermi l'esprit académique.

Peut-on accepter la mort d'un arbre-symbole ?
Le comité a décidé de replanter ce chêne pyramidal à Colmar, à la lune de mars, pour marquer sa volonté de VIVRE et de faire VIVRE son idéal académique qu'il partage avec vous. En plénitude.

Rapport annuel du chancelier

Jacques Streith

À l'orée de son premier mandat, notre président Christiane Roederer s'est fixé pour leitmotiv opérationnel de se consacrer à la thématique suivante : « De la démocratie à l'humanisme ». Devaient coopérer à la réalisation de cet objectif des scientifiques, des historiens, des écrivains et des artistes. Elle décida en particulier de faire appel à l'association Femmes remarquables d'Alsace (FRA), à la Fondation Alsace, à l'École de management de Strasbourg (IECS), au Rectorat, voire à l'École nationale d'administration. Enfin, elle estima nécessaire de mettre sur pied des réunions festives communes entre notre Académie d'Alsace, l'Académie de Stanislas de Nancy et l'Académie nationale de Metz.

Dans un éditorial de *La Lettre des Académies* parue en 2008, le président Daniel Grasset a écrit : « La communication inter académique demeure fondamentale pour maintenir un minimum de cohésion entre les différentes académies regroupées au sein de la Conférence nationale des académies ». Rebondissant sur ce texte, Christiane Roederer organisa, le 12 septembre 2009 en Alsace, la première Journée bonheur du Grand Est qui permit à des membres des trois académies précitées de se rencontrer dans une ambiance à la fois détendue, festive et chargée du sens de l'histoire. Rappelons pour mémoire que la première partie de cette journée s'est déroulée dans le château strasbourgeois de Mélanie de Pourtalès qui, pendant la période du Reichsland (1871-1918), a su y maintenir haut et fort la culture et la langue françaises. La seconde partie de cette journée se poursuivit dans les jardins du château du comte Roland d'Andlau-Hombourg, dont plusieurs lointains ancêtres avaient participé à la bataille de Sempach (1386), à l'époque du Saint Empire…

Les Journées inter-académiques se poursuivirent en octobre 2010 à Metz, en mai 2011 à Nancy et, tout récemment, à Besançon. Les thématiques abordées par les divers conférenciers de ces rencontres ont fréquemment plongé jusqu'au Siècle des Lumières… Ce qui n'a rien d'étonnant si on veut bien tenir compte du fait que nos académies sœurs avaient été fondées au cours du XVIIIe siècle. C'est ainsi que le

16 juin 2012 à Besançon, la matinée se déroula au Centre diocésain de la rue Mégevand ; elle fut consacrée à deux exposés relatifs, le premier à la gestion au long cours des forêts de Franche-Comté depuis les arrêtés de Colbert, le second à une analyse du peintre bisontin Gaspard Gresly (1712-1756) qui a produit des petites scènes familières de la vie quotidienne au XVIIIe siècle, des portraits et des trompe-l'œil. Après la montée en bus à l'impressionnante forteresse Vauban, le premier Magistrat de Besançon nous accueillit dans la chapelle de cette fortification, chapelle qui jouera également le rôle de salle à manger pour un déjeuner festif et empreint d'une ambiance interacadémique et confraternelle. L'après-midi fut consacrée à la visite commentée d'une partie de la forteresse. Madame Jeanine Bonamy, la présidente de l'Académie bisontine, pouvait être fière de la réussite de cette Journée bonheur du Grand Est, rencontre à laquelle assistaient également des représentants de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Dijon. À présent au nombre de 5, les académies du Grand Est seront ainsi toutes associées aux Journées Bonheur qui seront organisées dans le futur.

À présent, passons en revue les autres activités de notre Compagnie au titre de l'année académique qui va de juillet 2011 à juin 2012.

Le comité s'est réuni 6 fois : les 10 septembre, 10 décembre, 14 janvier, 17 mars, 5 mai et 9 juin.

Les 7 et 8 octobre 2011, la Conférence nationale des académies (CNA) s'est déroulée à l'Institut de France ; quelques membres du Comité y ont assisté. Le thème de la deuxième journée avait trait à « La découverte de la Terre » ; notre confrère Jean-Claude Gall a représenté l'ASLAA avec une contribution intitulée « Les métamorphoses de la Terre ».

Le 15 octobre 2011, séance publique à Sélestat et remise du prix de la Décapole à Jean-Pierre Hirsch pour son ouvrage intitulé *Vie de bistrots en Alsace 1844-1914, lieux de loisirs et de sociabilité*, qu'il commenta brièvement.

Le 27 novembre 2011, au Salon du livre de Colmar, ce fut la traditionnelle remise des prix avec le Grand prix de l'Académie au père Bornert pour son remarquable travail sur les *Monastères et Abbayes d'Alsace,* la *laudatio* étant prononcée par notre confrère le professeur Francis Rapp, membre de l'Institut. La lauréate du prix Jeunes Talents fut Annabelle Buxton.

Dimanche 31 janvier 2012, la séance publique d'hiver à Bâle fut organisée par des membres de l'association Die Elsassfreunde et notre

vice-président Gérard Leser dans la salle d'honneur de l'hôtel Merian. Après les paroles de bienvenue prononcées par Christiane Roederer, trois conférenciers de Bâle présentèrent des communications soulignant l'originalité de Bâle et de ses relations avec l'Alsace :

- le docteur Hans-Jörg Renk, historien, rédacteur de l'*Elsass-Gazette* : « Bâle et l'Alsace, L'Alsace et Bâle, une histoire entre-tissée » ;
- madame Véronique Bittner, vice-présidente de la Regio Basiliensis : « Bâle – Une agglomération commune ou un puzzle trinational ? » ;
- le docteur Beat Trachsler : « Johann Peter Hebel und das Elsass ».

Cette séance fort instructive fut suivie d'une promenade le long du Rhin et de la visite du musée du Klingental (pour l'essentiel une glyptothèque issue de la loge des tailleurs de pierre de la cathédrale de Bâle) sous la direction de Jürg Burkhardt, architecte. Un excellent déjeuner à l'hôtel Merian, agrémenté d'une projection vidéo relative au mythique *Vogel Griff*, par Daniel Löw, fut suivi du retour à pied à la gare SBB/CFF avec visite guidée de la ville par Jürg Burkhardt et Hans-Jörg Renk.

Samedi 11 février, fut remis le prix de philosophie à une lycéenne qui, en 2011, avait obtenu la meilleure note à l'ensemble des épreuves du baccalauréat de la série Philosophie-Lettres au sein de l'Académie de Strasbourg. Il s'agit de Laura Sibony du lycée Jean Sturm de Strasbourg. Christiane Roederer, après un discours introductif, remit ce prix et le diplôme à la lauréate. Pour sa part, notre confrère Jean-Paul Sorg, professeur de philosophie, fit un exposé intitulé « Le talent philosophique » ; il souligna en particulier l'intérêt de la rhétorique et l'importance de l'éloquence que la lauréate maîtrisait d'ailleurs magnifiquement.

Lundi 20 février 2012, séance de remise du prix scientifique à deux lycéens qui, en 2011, avaient obtenu la (même) meilleure note à l'ensemble des épreuves du baccalauréat de la série Sciences au sein de l'Académie de Strasbourg : Élie Kirchner du lycée Michel de Montaigne de Mulhouse et Arthur Godino du lycée Théodore Deck de Guebwiller. Le chancelier Jacques Streith remit prix et diplômes aux lauréats et présenta un exposé sur la vie et l'œuvre de trois chercheurs physiciens originaires de Guebwiller : le prix Nobel Alfred Kastler et les industriels Conrad et Marcel Schlumberger. Le plat de résistance de ces deux cérémonies fut une conférence, magnifiquement illustrée, de notre confrère Claude Oberlin relative à la glyptographie, cette méthode de gravures en creux apposées au cours du Moyen Âge par les tailleurs de pierre sur les murs de nos cathédrales et collégiales de style gothique, en Alsace et en Vieille France.

Le 19 juin 2012, la séance publique sur le thème Préserver et transmettre l'humain fut organisée dans le grand amphithéâtre de l'École nationale d'administration (ENA) par l'Institut pour la promotion du lien social (IPLS), présidée par Madame Marie-José Auburtin et notre Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace (ASLAA), sous la direction de Christiane Roederer, la présidence étant assurée par Jules Hoffmann, prix Nobel de physiologie et médecine 2011. Christiane souligna les objectifs de l'IPLS : « Réfléchir et agir pour mieux vivre ensemble » et de l'ASLAA « Un lieu de rencontre et d'humanisme entre écrivains, scientifiques, chercheurs et artistes » ; puis trois conférences de haut niveau furent présentées devant plus de 200 personnes dont quelques dizaines d'élèves de l'ENA :

- le professeur Pierre Karli (UDS), « En quoi consiste cet humain ? »
- le professeur Karsten Lehmkühler (UDS), « Quel avenir pour l'humain ? »
- Bernard Pierrat (ASLAA), « Comment réaliser la double mission de préservation et de transmission de l'humain ? »

Au terme de ces exposés très denses, les discussions avec la salle furent dirigées par notre président Christiane Roederer et suivies par les conclusions de Jules Hoffmann.

En conclusion, nous pouvons constater que l'année académique, qui vient de s'achever, fut particulièrement riche et marquée par une ouverture voulue aux cultures de nos voisins tant en France qu'en Suisse.

Procès verbal de l'assemblée générale

Francis Lichtlé
Secrétaire général

Pour son 60e anniversaire et dans le cadre du 500e anniversaire du retable de Mathias Grünewald, notre compagnie a été l'hôte des sœurs de la Divine Providence et a tenu sa traditionnelle assemblée générale ordinaire à la Maison Saint-Michel d'Issenheim. Le président Christiane Roederer a salué la quarantaine de membres présents et en particulier madame Jeanne-Marie Demarolle, présidente de la Conférence nationale des académies qui nous fit l'honneur de sa présence.

Le secrétaire général Francis Lichtlé procéda à la lecture du compte rendu de l'assemblée générale de 2011 qui s'était tenu à l'Écomusée d'Ungersheim et qui fut approuvé à l'unanimité. Le président présenta à son tour le rapport moral de l'année écoulée dont vous trouverez le texte dans les *Annales* 2012.

En l'absence du chancelier Jacques Streith, le vice-chancelier Odile Kammerer donna lecture de son rapport d'activité dont le texte est également publié dans les *Annales*. En sa qualité de clavaire, Jean-Jacques Cotleur présenta les comptes 2012. Les charges s'élevaient à 19 036 € pour 19 341 € de recettes soit un excédent de 305 €. La situation de la trésorerie est stable, le compte courant se chiffrait à 778 € et le livret à 18 286 €. Jean-Jacques Cotleur donna lecture du rapport du vérificateur aux comptes, Me Thierry Cahn, qui conclut à la bonne tenue de la comptabilité. Les comptes furent approuvés à l'unanimité et l'assemblée donna quitus au trésorier en le félicitant pour son travail. À la demande du trésorier, l'assemblée décida de reporter l'excédent de clôture de 305 €. Me Thierry Cahn fut reconduit dans ses fonctions.

Suivit la présentation des nouveaux membres correspondants par leurs parrains respectifs : Jean-Michel Jeudy par Monique Mangold, Paul-

Bernard Munch par Gabrielle Claerr-Stamm, Raymond Muller par Gérard Leser, Jean Richert et René Voltz par l'abbé Joseph Dietrich et Jean-Marie Woerhling par Joseph Eschbach.

À l'occasion du 60e anniversaire de la compagnie, le vice-président Jean-Marie Schmitt fit l'historique de l'Académie, rappelant les étapes et les principaux objectifs de l'Académie depuis 60 ans.

La partie statutaire étant achevée, elle fut suivie par la remarquable conférence de Mme Élisabeth Clementz, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, sur le thème « La préceptorie antonine d'Issenheim et son hôpital ». La visite des bâtiments de l'ancienne préceptorie qui s'ensuivit compléta fort bien le thème des Antonins. Après le déjeuner, les membres de l'Académie se rendirent à l'église paroissiale d'Issenheim et purent apprécier un concert d'orgue donné par Thierry Mechler, organiste titulaire des grandes orgues de la Philharmonie de Cologne et de la basilique de Thierenbach, qui présenta des œuvres de Jean-Baptiste Lully, Jean-Sébastien Bach et Franz Lizt, mais également certaines de ses propres œuvres.

Propos pour un anniversaire

L'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace : trois fois vingt ans de dynamisme, deux siècles et demi de tradition

PAR JEAN-MARIE SCHMITT
Vice-président de l'ASLAA

L'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace se définit dans ses statuts comme une Compagnie regroupant des poètes, des écrivains, des scientifiques, des chercheurs et des artistes dont les œuvres participent au prestige de l'Alsace, en tant que lieu de convergence des influences culturelles au cœur de l'Europe et carrefour traditionnel de communication et d'échanges.

Cette Compagnie s'inscrit dans la continuité de la Société de Lecture fondée à Colmar en 1760 par le poète et pédagogue Théophile Conrad Pfeffel, qui fut un véritable trait d'union vivant entre les Lumières françaises et le mouvement allemand de l'Aufklärung, puis à la suite de la Société d'Émulation du Haut-Rhin, structure d'initiative gouvernementale, érigée en 1801 à Colmar également.

Les vicissitudes de l'histoire ont mis ces premiers cénacles académiques locaux en sommeil, tout comme les créations surgies entretemps dans les deux autres pôles urbains régionaux, telles l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres de Strasbourg fondée en 1769, ou la Société pour la propagation du bon goût et des Belles-Lettres constituée à Mulhouse en 1775.

Les bouleversements politiques du XIXe siècle français, puis le rattachement de l'Alsace à l'Empire allemand durant près d'un demi-siècle, enfin les deux conflits mondiaux qui ont particulièrement éprouvé cette région, entravèrent à maintes reprises les conditions d'un retour durable à la sérénité intellectuelle, à la liberté créatrice et aux échanges culturels sans arrière-pensées, qui eussent permis la refondation d'une véritable académie provinciale.

Finalement, c'est encore et toujours à Colmar, métropole d'équilibre au centre de l'Alsace, ancienne capitale parlementaire de la province d'Ancien Régime en tant que siège du Conseil souverain d'Alsace, que se produisit la résurgence tant attendue, avec la naissance le 25 mai 1952 de l'Académie d'Alsace. Après un peu plus d'un demi-siècle de rayonnement, la Compagnie choisira de renouer avec le qualificatif traditionnel de « Sciences, Lettres et Arts ».

Couronnée par l'Institut de France, destinataire en 1958 d'une adresse du secrétaire perpétuel de l'académie française, l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace a été reçue en 1998 au sein de la Conférence nationale des Académies, et se voit aujourd'hui reconnue comme seule porteuse légitime de l'esprit et de la tradition académiques en terre d'Alsace**.**

C'est avec le sentiment du devoir accompli, mais aussi la tête pleine de projets, que ses membres peuvent célébrer aujourd'hui le soixantième anniversaire d'une Compagnie vivante et dynamique, qui, chaque année : organise des séances publiques dans diverses villes d'Alsace avec des thèmes touchant à la culture, l'histoire, la littérature, l'architecture, le patrimoine, les sciences, l'économie, etc. ; remet de multiples prix couronnant les œuvres d'écrivains, de poètes, d'historiens et de chercheurs reconnus, mais distinguant aussi des jeunes talents dans les domaines artistique, scientifique et philosophique ; publie *Les Annales*, revue consignant ses travaux et citant les activités culturelles multiformes des membres de ses quatre sections : Belles-Lettres, Sciences de la Nature, Sciences de l'Homme, Art et artisanat d'art.

Précisément, dans la dernière livraison de ces *Annales*, qui vient de paraître avec le millésime 2012, Christiane Roederer retrace quelques grands moments de l'existence de la Compagnie, dont elle est le septième président après René Spaeth, Camille Schneider, Pierre Schmitt, Raymond Oberlé, Jean-Claude Gall et Bernard Pierrat. Elle y rappelle aussi, et l'on ne peut que reprendre avec délectation sa propre expression, que « quatre prix Nobel s'inscrivent aux cimaises de notre nef imaginaire » : Albert Schweitzer, prix Nobel de la paix en 1952, Alfred Kastler, prix Nobel de physique en 1966, Jean-Marie Lehn, prix Nobel de chimie en 1987, Jules Hoffmann, prix Nobel de médecine en 2011 – et l'on relèvera au passage la diversité des pôles d'excellence qui ont été ainsi illustrés par des membres éminents de notre Académie.

Plus épisodiquement enfin, notre Compagnie édite un recueil d'études ou un film, organise des expositions d'œuvres d'artistes régionaux,

coproduit des conférences avec les grandes écoles de la région (telle l'ENA) ainsi qu'avec les Universités de Strasbourg et de Haute Alsace, participe à des rencontres avec d'autres sociétés savantes ou aux travaux de la Conférence nationale des académies. Enfin, elle a développé des relations privilégiées, amicales et suivies avec les trois académies voisines de Stanislas (Nancy), de Franche-Comté (Besançon) et de Metz.

Pour célébrer sa soixantième année de dynamisme et les deux siècles et demi de la tradition académique régionale à laquelle elle se rattache, notre Compagnie a choisi de se raccrocher à un autre anniversaire, celui du demi-millénaire d'une œuvre majeure de l'art mondial, le retable peint par Grünewald pour la chapelle de la commanderie des Antonins d'Issenheim, et conservé aujourd'hui au musée Unterlinden de Colmar : une œuvre emblématique de la richesse et de la complexité de la civilisation rhénane dans laquelle elle a été conçue.

Tant il est vrai que l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace n'oublie jamais qu'elle se veut elle-même révélatrice de talents au cœur d'une région emblématique de l'Europe, qu'elle ambitionne de les fédérer au service de la collectivité, et d'être ce lieu de rencontre et d'humanisme qui serait à la fois l'honneur et la conscience de ce coin de terre.

Présentation des nouveaux membres de l'Académie

Membres correspondants

Jean-Michel JEUDY, *Belles Lettres*
Par Monique Mangold, secrétaire général adjoint

Bien que Jean-Michel Jeudy soit né en 1949 en Seine-Maritime, ses racines et son cœur resteront toujours à Portieux et Vincey, villages des Vosges, royaume de son enfance et de son adolescence.
Ayant le choix entre lettres-philosophie et gastronomie, il cède au péché de gourmandise. Il est accepté à l'école hôtelière de Strasbourg.
En juin 70, il est un des élèves sélectionnés pour servir Georges Pompidou lors du dîner officiel donné par la préfecture de Strasbourg. Ce qui le conduira − pendant son service militaire dans la Marine nationale − au palais de l'Élysée où il officiera, pendant 14 mois, comme maître d'hôtel au service privé du président de la République Georges Pompidou.

L'aventure américaine. À 22 ans, il réalise son rêve : partir aux USA. Coup de foudre pour la ville de San Francisco où de nombreuses et importantes personnalités rencontrées à l'Élysée et ailleurs lui apporteront leurs appuis.

Jean-Michel Jeudy a toujours mené de front activités professionnelles et études supérieures spécialisées. Ainsi, en 1974, tout en occupant les fonctions de maître d'hôtel au célèbre restaurant « Cinq diamants Mobil du Fairmont-Hotel », il obtient, quatre certifications − avec distinction − de l'Institut American Hotel-Motel Association. Sa brillante carrière au sein de la prestigieuse Académie culinaire de Californie le mènera au poste de directeur puis de membre du conseil d'administration pédagogique.

En parallèle à toutes ses activités – et comme il s'ennuie un peu – Jean-Michel Jeudy assure une chronique gastronomique pour le journal *France-Amérique* (filiale du *Figaro*) durant cinq ans et assume plusieurs présidences telles que celle de l'Union des Français de l'étranger de San Francisco (1986-1992) et de l'Association des anciens élèves de l'école hôtelière de Strasbourg (de 1999 à ce jour).

Ses mérites et compétences lui valent plusieurs distinctions, entre autres : aux États-Unis, la Médaille d'honneur des services bénévoles (1982) ; en Californie, le titre de Meilleur sommelier en vins et spiritueux de France (1986) ; en France, la nomination de Chevalier du mérite agricole (1988).

Retour en France. En 1991, en l'espace de deux mois, le décès brutal de trois êtres très chers bouleverse la vie de Jean-Michel Jeudy provocant une profonde remise en question.

Entre 1993 et 1995, son temps se partage entre les USA où il forme des professeurs en gastronomie et l'Université de Nancy 2 où il obtient un DESS (diplôme d'études supérieures spécialisées, en sciences de l'éducation, mention très bien).
En 1996, au faîte de la notoriété, ce grand spécialiste de la gastronomie, ce brillant pédagogue, renonce à la gloire et aux honneurs et revient en Alsace après avoir été « kidnappé », quelque temps auparavant à San Francisco par une jeune et belle Alsacienne aux yeux mordorés.

Après la passion des mets, la passion des mots. Plusieurs de ses ouvrages sont publiés : *Welcome to the Craft (Bienvenue dans notre confrérie),* California Culinary Academy CCA, San Francisco, 1986 ; *Passages*, 1994, et *Voyages*, Université de Nancy 2, 1995. Ou encore : *Les Brimbelles de Californie*, Éd. La Nuée Bleue, 2006 ; *Vosgien du Balthazar*, 2008 ; *Le Vosgien du Léman*, 2009 ; *Le Vosgien du Golden Gate*, Le Verger Éditeur, 2010, et son dernier livre, *Viens, je t'emmène…*, La Maison de Papier Éditeur.

Depuis 2010, Jean-Michel Jeudy préside la Société des écrivains d'Alsace, de Lorraine et du Territoire de Belfort.

Nous sommes heureux et fiers d'accueillir Jean-Michel Jeudy, cet aventurier au sens noble du terme, toujours à la découverte de nouvelles frontières, cet homme de passions qui conjugue à tous les temps, sciences, lettres et art de vivre.

Raymond MULLER

Par Gérard Leser

Raymond Muller est né le 20 novembre 1939 à Châtel-sur-Moselle, dans les Vosges. Il a fait ses études à Sélestat et à Strasbourg.
Il est marié et l'heureux père de deux enfants.

De 1967 à 1997, il a été fonctionnaire européen au Comité économique et social ainsi qu'au Comité des Régions (Bruxelles), dans la Division des Affaires financières et des budgets. Puis il a été coprésident du Comité européen des prêts immobiliers. À Bruxelles, il s'est distingué comme membre fondateur de l'association pour la promotion de l'Alsace, dont il a été trésorier et vice-président.
Il est également membre fondateur du bureau de représentation de l'Alsace auprès des institutions européennes, trésorier du bureau « Alsace ». Et il est membre fondateur de l'Union internationale des Alsaciens à l'Étranger.
De 1995 à 2001, il a été conseiller municipal de la belle ville de Sélestat/Schlettstàdt, capitale de l'Alsace moyenne, où il fait si bon flâner.

Depuis 2004, il est le président actif et dynamique des Amis de la bibliothèque humaniste de Sélestat, et de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Sélestat et environs.
C'est Raymond, aidé par toute une équipe, qui a mis en mouvement et porté le projet de faire classer cette magnifique bibliothèque qui comporte entre autres trésors la merveille qu'est la bibliothèque de Beatus Rhenanus, un de nos grands humanistes. En 2004 ont lieu les premiers contacts pour faire classer la bibliothèque par l'UNESCO. En 2005, l'équipe de programmation du dossier se met en place, et, en 2007, la finalisation du dossier pour la présentation au Comité est achevée. Cela a été un travail intense et rigoureux, car il s'agissait d'assurer en même temps le contact personnel avec le Comité et avec les experts nationaux et internationaux. Une première présentation a été faite en 2009, mais le dossier a dû être retravaillé pour une nouvelle présentation plus complète en 2010. La qualité du dossier l'a immédiatement classé comme seule candidature proposée par la France au Comité international de l'Unesco.
Le 20 mai 2011, c'est la grande victoire et une joie profonde pour tous ceux qui ont lutté pendant de nombreuses années afin que cet objectif se réalise : la bibliothèque de Beatus Rhenanus est définitivement classée par l'UNESCO au Registre Mémoire du Monde.
La ville de Sélestat propriétaire du fond prend alors le relais de l'Association des amis de la bibliothèque humaniste.
Raymond Muller n'a pas ménagé ses efforts pour que le projet aboutisse, et il mérite toute notre gratitude. Car ce classement rejaillit, par son rayonnement et son importance, sur l'ensemble de l'Alsace et sa vie culturelle, un des berceaux de l'humanisme rhénan, avec entre autres Bâle/Basel.

Raymond Muller, est aussi membre du Comité de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.

Il a amplement mérité de faire partie de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts dans laquelle nous l'accueillons avec joie et nos félicitations.

Paul-Bernard MUNCH

Par Gabrielle Claerr Stamm

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai accepté de vous présenter Paul-Bernard Munch, professeur d'histoire et de géographie au lycée Jean Mermoz de Saint-Louis.
Né à Sierentz, le 17 décembre 1965, Paul-Bernard Munch est resté fidèle à son pays de collines et au Sundgau. Président du syndicat d'initiative du Pays de Sierentz, président de la Société d'histoire de Huningue et de sa région, vice-président de la Société d'Histoire de la Hochkirch, vice-président de la Société du Sundgau, membre du comité de la Société d'histoire de Bartenheim et de celle de Hésingue, il s'investit totalement dans la recherche historique. Il est également membre fondateur de la Société philatélique du pays de Sierentz, secrétaire du grand conseil de la Confrérie de l'asperge, vice-président de l'association Hagenthal Animation, organisatrice des grands salons vins et fromages « Degustha »…

Depuis 1995, il publie régulièrement des ouvrages très documentés sur cette région frontalière : *Saint-Louis, porte de France* (1995), *Hésingue* (1997), *Les moulins du bassin du Rhin* (1999), *1914-1918, la Grande Guerre à Sierentz* (2003), *Les atlas de Huningue et du Landskron* (2007), *Blotzheim, histoire et patrimoine* (2008), *Sierentz et l'Évacuation, histoire et mémoire* (2009), *Michelfelden, un couvent, une possession de Bâle réunie à Saint-Louis* (2010) pour n'en citer que quelques-uns. Plus récemment, il participa largement à la rédaction du *Nouveau Guide du Sundgau*. Il a aussi rédigé de nombreuses notices pour le *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne* publié par la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace.
Collaborateur des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, du magazine *Sundgau week-end*, de *L'Ami Hebdo*, et bien sûr, des *Annuaires* des sociétés d'histoire du Sundgau et celui de Huningue, on ne compte plus ses nombreux articles. Paul-Bernard Munch est un homme de terrain, parcourant sans cesse sa région, à l'écoute de ses habitants. Depuis 2009, il a l'agrément ministériel pour son poste de conservateur au Musée de Huningue et, en 2010, il a rejoint la sénatrice du Haut-Rhin Catherine Troendlé comme assistant parlementaire.

Historien très actif, largement engagé dans le monde associatif, conférencier à l'Université populaire, Paul-Bernard Munch est

Chevalier des Palmes académiques et a été honoré de la Médaille de la vie associative du Haut-Rhin et de la Médaille de bronze du tourisme.
Depuis 1998, il a rejoint la Société d'Histoire du Sundgau que je préside, suivant ainsi les traces de son père, également passionné d'histoire et de philatélie. J'ai eu maintes fois l'occasion de collaborer avec lui et je voudrais souligner sa disponibilité et son enthousiasme pour le travail. Ne portant jamais de jugement sur ceux qui nous entourent, il essaie toujours d'être positif dans son action. C'est pour ces qualités humaines et d'historien que je vous propose d'accueillir aujourd'hui Paul-Bernard Munch dans notre section Sciences de l'Homme.

Jean RICHERT, *Sciences de la nature*

Par Joseph Dietrich, vice-président de l'ASLAA

Jean Richert est né en 1942 à Bischwiller. Il est marié et père de deux enfants.
En 1963, il a obtenu la licence de physique théorique à l'université de Strasbourg. Puis un DEA en physique théorique et un doctorat de 3e cycle dans la même spécialité, ayant pour titre *Étude d'un champ moyen non local*.
En 1971, il soutient une thèse de doctorat d'État à l'université de Strasbourg avec le titre *Structure des noyaux de la couche (f1, 2p). Étude des atomes de 56 Ni et 58 Ni*.
Sa carrière scientifique se déroule à Strasbourg au Centre de recherches nucléaires de Cronenbourg de 1968 à 1996 et au Laboratoire de physique théorique de 1996 à 2008. Ses thèmes de recherche sont, entre autres : spectroscopie nucléaire et problèmes à N-corps quantiques, fragmentation de systèmes microscopiques finis, théorie statistique des réactions.

Il a exercé d'importantes responsabilités d'enseignement. De 1991 à 1997, il a assuré un cours du DEA de physique subatomique à l'université Louis Pasteur de Strasbourg « Introduction à la dynamique des processus chaotiques et stochastiques », en 1982 un cours sur « Les phénomènes de transport dans les réactions d'ions lourds » à l'École Joliot-Curie de physique nucléaire, en 1999 un cours d'École doctorale « La localisation dans les systèmes désordonnés » à l'université de Strasbourg, en 2001-2002 un cours dans le cadre du DEA de physique de la matière condensée « Théorie quantique à plusieurs corps et applications à la physique de la matière », en 1994 un cours à l'université Marie-Curie en Pologne « Introduction à la théorie des réactions ».
Jean Richert a fait de nombreux séjours comme invité à l'étranger. Entre autres : de 1972 à 1974 et en 1992 au Marx Planck Institut für

Kernphysik à Heidelberg ; de 1997 à 1978 au Department of Theoretical Physics à l'université d'Oxford ; en 1985 et 1991 à la Gesellschaft für Schwerionenphysik à Darmstadt ; en 1988-89 au Halm-Meitner Institut à Berlin ; en 1987 à l'université de Wisconsin à Madison (USA) ; en 1992 séjour invité en Chine par l'Institute of Modern Physics de l'université de Pékin ; en 1993 en Pologne à l'université Marie-Curie Sklodovska de Lublin ; en 1998 au Mexique au Centro Internacional de Ciencas à Cuernavaca.
Il a exercé de nombreuses responsabilités scientifiques. Il a participé aux commissions de spécialistes des sections Physique théorique, Astronomie et Astrophysique. Il a été chargé de mission par l'université Louis Pasteur pour le recrutement d'un professeur de physique théorique. Il a été directeur de thèses : un doctorat d'État et six doctorats d'université. Dans le cadre de la recherche, il a été membre du comité d'expériences du Centre de recherches nucléaires et membre de son Comité de direction scientifique.

Jean Richert a assuré d''importantes activités administratives. Il a été directeur de la Division de physique théorique du Centre de recherches nucléaires de 1989 à 1996, directeur du Laboratoire de physique de l'université Louis Pasteur de Strasbourg de 2001 à 2008, président de la Fédération de physique et de chimie de la matière condensée de l'université Louis Pasteur de 2001 à 2008.
Il est membre du Comité de lecture de revues scientifiques internationales : *Nuclear Physics*, *Zeitschrift für Physik*, *Physical Review*, *Journal of Physics*. Il a été président du bureau de la Section Alsace de la Société française de physique de 1987 à 1991.
Jean Richert contribue par de nombreuses conférences à la diffusion des connaissances scientifiques : formation continue, Université du Temps Libre de l'université de Strasbourg. Il est par ailleurs très actif dans les groupes de réflexion sur les incidences des acquis de la science contemporaine sur notre compréhension actuelle du monde et de l'homme.

René VOLTZ, *Sciences de la nature*

Par Joseph Dietrich, vice-président de l'ASLAA

René Voltz est né à Strasbourg en 1933. Il a fait ses études secondaires au lycée Kléber et ses études supérieures à la faculté des Sciences de Strasbourg. Licencié ès sciences en 1956, il a été recruté au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) par Mademoiselle Ferey, directrice du Laboratoire de chimie nucléaire.

Ses premiers travaux de recherche ont été sanctionnés par une thèse du 3e cycle en 1960. Au retour du service militaire (1960-1962), il a rejoint le groupe du professeur Laustriat qui, au tout récent Centre de recherches nucléaires à Cronenbourg, a consacré ses recherches aux détecteurs de rayonnements. En 1965, René Voltz a soutenu la thèse de doctorat d'État ès sciences sur son étude des phénomènes de luminescence dans les détecteurs de particules à scintillations. En 1968, après un séjour postdoctoral à l'université de Manchester, il a quitté le CNRS pour débuter son parcours universitaire.

Professeur à l'université Louis Pasteur de Strasbourg, il a développé, avec ses collaborateurs au Centre de recherches nucléaires, un programme de recherches sur les effets physiques, chimiques et biologiques des rayonnements de grande énergie dans la matière. En appliquant les méthodes théoriques et expérimentales de pointe des physiciens, il s'agissait de préciser la chaîne des phénomènes atomiques et moléculaires ultra-rapides déclenchée par l'action du rayonnement dans le milieu. Et d'élaborer ainsi une description physique des effets traditionnellement attribués à la chimie ou à la chimie-physique. Cela l'a incité à s'intéresser, par ailleurs, à des problèmes plus fondamentaux des théories quantiques et statistiques actuelles. La réalisation des divers aspects de ce programme a suscité d'actives collaborations extérieures avec des séjours réguliers à l'étranger. Il a signé une centaine de publications dans des livres et des revues spécialisées.

Parmi les responsabilités collectives qu'il a exercées, on peut évoquer la présidence de la commission « Physique atomique et moléculaire » du Comité national de la recherche au CNRS (1983-1987). Il a été directeur de l'Institut de physique de l'université Louis Pasteur (1987-1991).
De ce fait, il a été chargé de la mise en place de la nouvelle UFR des Sciences physiques effectuée en 1991.
En réponse aux sollicitations des Sociétés savantes nationales, il a été membre des Conseils de la Société française de physique et de la Société française de chimie, ainsi que président de la Société de chimie-physique (1987-1991).
Par delà l'exercice strict des fonctions d'enseignant chercheur, René Voltz n'a cessé de s'intéresser à l'histoire culturelle des sciences physiques avec, notamment, ses aspects locaux, riches du double apport français et allemand. Il anime et participe activement à des cercles de réflexion sur les incidences des données de la science contemporaine sur notre compréhension actuelle du monde et de l'homme.
René Voltz est Officier des Palmes académiques.

Jean-Marie WŒHRLING, *Sciences de l'homme*
Par Joseph Eschbach

Jean-Marie Wœhrling est un magistrat né à Mulhouse en 1947. Il est marié et père de deux enfants.
Ses études se sont déroulées d'abord à Strasbourg puis à Paris. Il est ancien élève de l'École nationale d'administration, promotion 1974. Par la suite, il a exercé de très hautes fonctions : il fut président de tribunal administratif de Strasbourg de 1975 à 1998. Il est aussi secrétaire général de la Commission centrale pour la navigation du Rhin.

Il a accompli toute une série de missions dont l'une en RFA (1981-82) qui avait pour but l'étude de la juridiction administrative en Allemagne.
Il est chargé de cours à l'université de Strasbourg ainsi qu'à l'Euro-Institut de Kehl.
Le Conseil de l'Europe l'a choisi comme expert consultant.
Dans toutes ces activités, il a fait preuve de talents de diplomatie, d'esprit de conciliation et obtenu des réussites dans de nombreux domaines.
Ce très haut niveau d'activité n'a pas épuisé son énergie.

Le président Wœhrling est très conscient des menaces qui pèsent sur notre identité alsacienne, notre richesse de français biculturels.
Pour les promouvoir et les défendre, il a pris de nombreuses initiatives et il conduit plusieurs associations avec un dynamisme sans faille.
Il est président de l'institut de droit local en Alsace Moselle, fondé en 1985.
Il est président de l'association René Schickele culture et bilinguisme. Il est aussi l'un des animateurs de l'association Initiatives citoyennes Alsace.
Ses nombreuses publications témoignent de son engagement et de ses compétences. *Commentaire analytique de la charte européenne des langues régionales ou minoritaires*, Éditions du Conseil de l'Europe, 2005. *Traité de droit français des religions,* Lexis Nexis, Juris Classeur Alsace Moselle, 2013. *Les transformations de la justice administrative*, Economica, 1995. « Le Rhin, un modèle ? », *Revue d'Allemagne*, 2004. *État, droit et missions publiques en France et en Allemagne*, Duncker et Humbolt, 2011. « Identités régionales, nationales, européennes : la pluriloyauté : un droit de l'Homme », *Pouvoirs Locaux*, 1996. « Qui est étranger, qui est citoyen ? », *Revue Objectif Alsace,* 1996. « Le concept de citoyenneté à la lumière d'une comparaison franco-allemande », *Revue d'Allemagne*, 2000. « Subsidiarité, diversité culturelle et institutions françaises », *Élan*, 1994.

Les objectifs de l'Académie d'Alsace, dont il est membre maintenant, sont sans doute très voisins de ses centres d'intérêt. Sa participation à nos activités sera très utile et très précieuse. Je le remercie vivement d'avoir accepté de nous rejoindre.

Dimanche 1er juillet 2012 à 15h

à l' orgue Callinet d' Issenheim

Récital d'Orgue
par Thierry Mechler

Organiste titulaire des grandes orgues de la Philharmonie de Cologne
et de la Basilique de Thierenbach
Professeur d' orgue et d' improvisation au Conservatoire National Supérieur
de Musique et de Danse de Cologne
Concertiste International

1.Thierry MECHLER (1962)
- Improvisation sur 3 thèmes de Sainte Hildegard von Bingen
Symphonia armoniae caelestium revelationum
- Spiritus sanctus vivificans
- Karitas abundat
- Laus Trinitati

2. Jean-Baptiste LULLY (1632-1687)
Suite Française
- Chaconne
- Air Tendre
- Tambourin
- Ritournelle
- Gigue

3. Jean-Sébastien BACH (1685-1750)
- Prélude et Fugue en Ré Majeur BWV 874

4. Franz LISZT (1811 - 1886)
Poême Symphonique Orpheus

5. Thierry MECHLER (1962)
Improvisations sur le Rétable d' Issenheim de Mathias Grünewald
- Annonciation
- Concert des Anges et Nativité
- Crucifixion et Résurrection

Remise du prix de la Décapole 2012

Samedi 20 octobre
Salle de la Laub à Munster

Allocution de Christiane Roederer
président

Monsieur le Maire,
Mesdames et Messieurs les Maires ou leurs représentants des villes décapolitaines,
Je salue particulièrement Mme Piasi, adjointe au maire de Turckheim.
Chères Consœurs, chers Confrères,

Revenir à Munster, c'est revenir sur nos pas dans un pays enchanté par les *Zwargele* et les kobolds, par les fées, les légendes et les mystères. Bien sûr, je pourrais parler de l'histoire, de la nature, de l'architecture… Gérard Leser le fera mieux que moi.
Si j'évoque ce petit monde du silence et du mystère, c'est pour souligner l'importance de leur travail souterrain, tant ils gardent « le sacré » de la montagne, les trésors des châteaux, la beauté des sentiers, la magie des nuits.
Ces *Zwargele*, ces fées existent, sinon comment expliquer que notre âme et celle de nos ancêtres soit touchée par le charme – je rappelle le sens premier de ce mot – le charme quasi permanent exercé à travers les siècles sur ceux et celles qui cherchent et trouvent ici la sérénité ?

Monsieur le Maire,
Après cette digression dans un monde virtuel, quoique le doute soit permis – je vous adresse mes vifs remerciements et ceux de toute notre Compagnie pour votre accueil et votre fidèle participation à

nos rencontres décapolitaines. Ce prix marque, d'une part, le début de nos sessions pour l'année à venir et, d'autre part, il souligne notre attachement à notre région.
Depuis 1992, à l'initiative de notre regretté président d'honneur Raymond Oberlé – ce prix est bien une mise à l'honneur d'un auteur, d'une œuvre littéraire, scientifique, artistique, consacrée si possible à la Décapole, à son passé, son présent ou son futur.
Or notre lauréat, M. René Kill, désigné comme « l'Alsacien de la semaine » en juillet 2012 par le quotidien « L'Alsace », est mis à l'honneur par notre Compagnie pour un ouvrage de 480 pages, une somme de connaissances, certes, mais aussi de passion de toute une vie consacrée aux recherches archéologiques. Il est question de « L'approvisionnement en eau des châteaux forts », interrogation récurrente qui fut souvent à l'origine de concours d'imagination des visiteurs de nos châteaux.
C'est lors des fouilles du château du Warthenberg, au-dessus d'Ernosheim-lès-Saverne, que René Kill et ses compagnons ont découvert deux citernes à filtration. C'est ainsi que l'aventure a commencé, c'est ainsi qu'est né son ouvrage, c'est ainsi qu'il est notre lauréat présenté par son complice en la matière, M. Bernhard Metz, archiviste. Nous sommes heureux et fiers de pouvoir couronner une œuvre essentielle dans la connaissance de la vie quotidienne de nos aïeux.

Personnellement j'ai une tendresse particulière pour ce prix de la Décapole. Non seulement il nous remet en mémoire la lumineuse personnalité du président Oberlé, mais aussi parce qu'il met à l'honneur des artisans – de l'italien *artigiano* – donc des amoureux de l'art sous toutes ses formes. L'archéologie est un art, l'archéologue, un artiste. Notre lauréat fait partie de ces créatifs, que rien ni personne ne peut décourager. C'est ainsi que vous entrez, cher lauréat, dans la longue et belle histoire de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace. Nous vous exprimons nos plus vives félicitations.

La remise du prix de la Décapole me permet aussi de faire un rapide tour d'horizon sur nos aventures (on me pardonnera le terme) académiques. 2012 est une année de jubilé : le 20e prix de la Décapole ; les 90 ans de notre ami et abbé Joseph Dietrich ; le 500e anniversaire du retable d'Issenheim et le 60e anniversaire de la refondation de notre Compagnie, célébré en juillet en présence de Mme Demarolle, président de la Conférence nationale des académies ; le 50e anniversaire du jumelage avec la ville de Schongau en Bavière : fastueuse, amicale fête autour de notre lauréat Donatus Düsterhaus ; le 300e anniversaire de la fondation de l'Académie de Bordeaux – peut-être la plus ancienne de France – des

festivités auxquelles ont assisté notre vice-chancelier Odile Kammerer, accompagnée de Claude Oberlin et de Charles Waechter.
Le site Internet et les Annales reproduiront les interventions…. Et les photos !

Mais vous attendez les réjouissances futures ! J'avoue que la rédaction m'a donné un peu le tournis tant les dates se bousculent et les projets fusent. Lors du 23e Salon du livre de Colmar, notre Compagnie sera présente dimanche 25 novembre et remettra le prix Maurice Betz et le prix Jeunes talents…
La nouvelle année nous rassemblera, dès février, dans l'atelier de Claude Oberlin, glyptographe de renom international ; le printemps se fêtera en musique à Strasbourg, « La musique est un humanisme » ; la « journée bonheur » sera reprise par l'Académie de Dijon le 15 juin ; notre assemblée générale se tiendra fin juin à Strasbourg grâce à notre chancelier et inspirateur scientifique, Jacques Streith qui a pris langue avec nos deux prix Nobel.
2013, sera aussi l'année de l'accueil de la Conférence nationale des académies par l'Institut de France. M. Gabriel de Broglie, chancelier de l'Institut, a fixé le thème de la rencontre : « L'esprit en progrès ». Notre président d'honneur Bernard Pierrat qui est intervenu sur le sujet en 2012 à l'ENA de Strasbourg, a été sollicité pour intervenir à l'Institut. Un honneur pour lui, partagé par ses confrères et consœurs.
Dans le grand orchestre des 32 académies de Région, l'Alsace est bien présente, affirme Mme Demarolle, présidente de la Conférence nationale des Académies : « Au terme de ces deux années de mandat, j'exprime ma profonde reconnaissance à tous ceux qui ont compris mes objectifs et qui m'ont apporté leur aide sans compter… Je souhaite aussi faire part de ma gratitude aux confrères qui m'ont consacré de leur temps à Angers, Dijon, Toulon, Orléans, Montpellier, Bordeaux, Arras, Amiens, Tours, en Alsace à Issenheim, et tout récemment à Caen. Ils m'ont permis de partager la vie de leurs Compagnies, d'apprécier la diversité académique porteuse d'une véritable identité et ils m'ont aussi communiqué leur passion - pleinement justifiée ! - pour leur région. Merci à tous. Vous m'avez fait vivre une expérience intellectuelle et humaine profondément enrichissante au service des valeurs pérennes et des indispensables ouvertures qui habitent nos académies ».

Monsieur le Maire, l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace que vous recevez aujourd'hui vous exprime sa gratitude. Vous partagez avec elle les richesses de notre patrimoine commun et vous nous encouragez à poursuivre notre objectif : révéler les talents, préserver notre patrimoine historique, linguistique et architectural.

Vous assistez, et sans doute participez-vous, à l'intense activité de l'enfant du pays, Gérard Leser. S'il est vice-président de notre Compagnie, il est avant tout le chantre de la vallée, le président de l'association « Rencontres transvosgiennes », fondée en 2011, dont le siège social est ici même.
Avec Gilles Banderier, docteur ès lettres en littérature française et comparée, vient d'être lancé le 2e numéro de la revue éponyme. Je leur donnerai la parole dans quelques instants, non sans vous avoir remercié vivement, vous tous et toutes, mes chers Confrères et Consœurs, qui avez répondu à notre invitation pour féliciter de vive voix notre lauréat, René Kill.

Cette vallée enchantée, mille fois célébrée, me permet dans une envolée lyrique, d'évoquer René d'Alsace, en l'occurrence René Spaeth, un des fondateurs de notre Compagnie dans l'une de ses œuvres datée de 1933, illustrée par le graveur sur bois Paul Weiss : « Alsace, mon beau pays » :
« Nous étions arrivés à Ammerschwihr par le sentier pierreux, parmi les vignes qu'on dépouillait des blonds raisins, parmi les brumes qui montaient de la plaine, pareilles à des formes légères… La montagne meublait l'horizon de ses cimes où se dégradaient en gris-bleu les transparences de l'espace et, dans une buée noyant l'harmonie des feuillages et des couleurs, apparaissaient les Trois-Épis ».

« Alsace ! Alsace ! Tant que ta terre sera là, il ne faut pas désespérer ». Ce cri poussé par Alphonse Daudet, le Provençal, nous va droit au cœur.

Remise du prix de la Décapole à René Kill
par Christiane Roederer - Photo O. Kammerer

Laudatio de René Kill Lauréat du prix de la Décapole 2012

Par Bernhard Metz

René KILL, *L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne alsaciens*.

Le sujet de ce livre est tellement spécialisé que vous vous étonnez sans doute qu'on ait pu lui consacrer 480 pages au format A4. Et pourtant, il s'agit d'une question de première importance dans l'étude des châteaux forts, puisqu'aucun d'eux n'aurait pu subsister sans eau. Mais d'abord, il faut distinguer les châteaux de montagne de ceux de plaine. Les châteaux de plaine étaient autrefois largement majoritaires en Alsace – autre chose qui en étonnera plus d'un, car quand on pense aujourd'hui aux châteaux forts alsaciens, on pense par exemple à Hohegisheim, Hohlandsberg, Hohkœnigsburg, Hohandlau, Hohbarr, qui, comme leur nom l'indique, sont tous des châteaux de montagne. C'est que, malgré toutes les destructions, ils sont bien mieux conservés que les châteaux de plaine, qui ont presque tous disparu. En plaine, l'eau n'est jamais bien loin, les châteaux de plaine ont presque tous un fossé d'eau, et un puits de quelques mètres de profondeur y suffit pour atteindre la nappe phréatique. En revanche, sur un sommet ou un rocher, l'eau est loin. Or elle est indispensable dès la construction du château – il faut de l'eau pour faire du mortier – et elle est indispensable dans la vie quotidienne – même si on n'en boit pas : il en faut pour la cuisine, la toilette, la lessive, le nettoyage du logis et des écuries, pour abreuver les animaux, pour éteindre un éventuel incendie. À plus forte raison, l'eau est une nécessité vitale en cas de siège, et René Kill rappelle que tous les traités de poliorcétique, depuis Végèce, répètent qu'un des meilleurs moyens de prendre un château est de le priver d'eau.

L'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne est donc un problème spécifique, qui s'est posé dès la construction du premier d'entre eux, mais qui a dû être résolu dès ce moment d'une manière ou d'une autre, sinon aucun château de montagne n'aurait pu exister.

Or ils ont existé dès le XIe siècle et jusqu'au XVIIe siècle, quelques-uns jusqu'au XIXe siècle. René Kill vous présentera lui-même les différentes solutions qu'on a trouvées à ce problème, avec leurs avantages et leurs inconvénients : les citernes, les puits, les fontaines, le portage de l'eau depuis une source proche, etc.

Ce livre est le résultat de vingt à trente ans de recherches. René Kill écrit (p. 7) qu'il en a conçu le projet vers 1990, mais c'est une fouille de 1982, donc il y a trente ans, qui lui a donné l'idée d'orienter ses recherches dans cette direction. Comment a-t-il été amené à consacrer tant de temps à un sujet aussi spécial ?
René Kill n'est ni historien ni archéologue de formation, sa carrière professionnelle s'est déroulée dans l'industrie. Comme bien d'autres, il s'intéresse aux châteaux forts des Vosges dès sa jeunesse ; en 1976 il rencontre Bernard Haegel, qui a les mêmes intérêts que lui, et ils commencent à pratiquer des fouilles ensemble, à Klein-Ringelsberg, à Kirchheim, puis au Hohbarr. C'est d'ailleurs sur le chantier de Hohbarr que j'ai fait leur connaissance en 1979. Dès 1976, ils ont fondé le Groupe d' Archéologie Médiévale de Saverne, devenu en 1991 le CRAMS, c'est-à-dire le Centre de Recherches Archéologiques Médiévales de Saverne. C'était au départ un groupe de travail au sein de la Société d'histoire & d'archéologie de Saverne & environs, dont le président, M. Heitz, a eu le mérite de leur faire confiance et de leur assurer un ancrage institutionnel et des possibilités de publication. Dans ce contexte, il faut mentionner que M. Petry, alors directeur régional des antiquités historiques, a lui aussi eu le mérite de leur faire confiance, à eux et à d'autres bénévoles, en leur accordant des autorisations de fouille ; ses collègues d'alors et d'aujourd'hui n'avaient de loin pas tous la même libéralité.
De 1979 à 1992, Bernard Haegel et René Kill fouillent le Daubenschlagfelsen, un château comtal du milieu du XIIe siècle sur une longue plate-forme rocheuse au-dessus d'Ernolsheim-lès-Saverne. Ils y découvrent en 1982 et 1984 deux citernes à filtration – bien conservées, le château n'étant resté en usage que peu de temps. C'est cette fouille qui donne l'impulsion décisive aux recherches de René Kill sur les citernes, recherches qu'il étend peu à peu aux autres formes d'approvisionnement en eau des châteaux de montagne. Désormais, il ne saisit pas seulement les occasions de fouiller des citernes dans les châteaux où il intervient de toute façon, il prend l'initiative de fouiller des citernes même en dehors du territoire du Société d'histoire & d'archéologie de Saverne (Dreistein, Frankenburg), il essaie de tirer les informations qui peuvent encore l'être de fouilles de citernes mal faites dans le passé (Ochsenstein, Geroldseck), il participe à un programme national de recherches archéologiques sur le thème de l'eau. Et surtout, il élargit ses recherches dans trois directions :

1) les formes d'approvisionnement en eau autres que les citernes, par exemple les puits, les conduites d'eau, le portage de l'eau ; 2) les sources d'information autres que la fouille, par exemple les archives, les chroniques, les traités médiévaux d'architecture et de poliorcétique, même les textes liturgiques (il cite [p. 273] une formule de bénédiction d'un nouveau puits) – et aussi le vaste monde des sources iconographiques ; 3) il s'intéresse aussi à l'approvisionnement en eau dans les châteaux de plaine et en dehors des châteaux, et au-delà des limites de l'Alsace.

Mais tout cela ne suffirait pas à expliquer que ce sujet l'ait occupé aussi longtemps. Les conditions dans lesquelles il a travaillé tout ce temps y sont aussi pour beaucoup. René Kill est un archéologue bénévole, c'est-à-dire qu'il ne peut consacrer à l'archéologie que son temps libre. Or l'archéologie, ce n'est pas seulement la fouille : en amont, il y toute la logistique du chantier; en aval, il y a tout le matériel de fouille à nettoyer, conserver, dessiner, étudier, le rapport de fouille à écrire, les recherches dans les bibliothèques, les colloques et les réunions de travail avec d'autres archéologues – et la publication de la fouille. J'insiste beaucoup sur ce point : Bernard Haegel et René Kill sont des archéologues exemplaires en ce qui concerne la publication de leurs fouilles. Beaucoup d'archéologues traînent derrière eux pendant des années, des décennies, souvent toute leur vie, un certain nombre de fouilles non publiées. Une fouille non publiée est plus qu'une occasion manquée, c'est au fond un acte de vandalisme, car l'archéologue détruit ses sources au fur et à mesure qu'il les lit. Si vous consultez des documents aux Archives ou en bibliothèque et que vous n'en faites rien, il n'y a pas de mal à cela, d'autres pourront les consulter après vous et en tirer quelque chose. Tandis qu'une fouille ne peut être faite qu'une fois, personne ne peut la refaire après celui qui l'a faite. S'il ne la publie pas, toute l'information est irrémédiablement perdue. D'où l'obligation impérative de publier ses fouilles, même si ces publications ne sont pas toujours très excitantes pour les non-spécialistes. Dans les sociétés d'histoire, on entendait souvent des plaintes sur cette accumulation de dessins de pots cassés qui encombrait les bulletins – avec un double résultat : d'abord, les archéologues ont fini par se chercher d'autres lieux de publication, et j'aurai encore à en dire un mot ; et de ce fait, beaucoup de nos « sociétés d'histoire et d'archéologie » ne le sont plus que de nom. Certaines mériteraient aujourd'hui plutôt celui de « sociétés d'histoire et de généalogie », mais ceci est une autre histoire. Pour en revenir à l'obligation qu'ont les archéologues de publier leurs fouilles, ceux qui y satisfont vraiment, professionnels comme bénévoles, sont très rares. Bernard Haegel et René Kill sont du nombre, c'est un très grand mérite, parce que la publication représente beaucoup de temps de travail.

Mais ce n'est pas tout : René Kill est depuis trente ans, avec Bernard Haegel, le *spiritus rector* du CRAMS. Créer un centre de recherche, cela a signifié pour eux se préoccuper de trouver et d'aménager des locaux, d'obtenir un financement, de monter une bibliothèque, d'organiser des expositions, et de lancer une revue, qui a pris le nom d'abord d'*Études Médiévales,* puis de *Châteaux forts d'Alsace,* et qui est devenue rapidement l'organe incontesté de la castellologie alsacienne. Vous avez là un exemple de ce que je disais à l'instant, à savoir qu'à mesure que l'archéologie devient une discipline autonome, elle se trouve à l'étroit dans le cadre des sociétés d'histoire et doit se doter de lieux de publications spécifiques – ceci bien que la Société d'histoire *& d'archéologie* de Saverne ait toujours fait honneur à son nom et fasse aujourd'hui encore place à l'archéologie dans son bulletin. En plus de sa revue, le CRAMS publie une série de guides des châteaux forts et quelques ouvrages volumineux, dont celui-ci. Il y a parmi vous quelques personnes qui s'occupent ou se sont occupées elles-mêmes de la publication d'une revue; elles savent combien cette tâche – ingrate mais indispensable – dévore de temps. Toutes ces activités, Bernard Haegel et René Kill les ont menées à bien à côté de leur travail professionnel. Vous voyez donc combien de temps il pouvait rester à René Kill pour ses recherches sur l'approvisionnement en eau.

J'en viens à l'ouvrage proprement dit, et je vais commencer par une critique : ce n'est pas un livre qu'on puisse lire au lit, il est trop lourd et trop volumineux pour cela. Cela dit, je lui trouve principalement quatre mérites : il est complet, il est scientifiquement impeccable, il est interdisciplinaire et il est admirablement illustré.
Ce qui frappe d'abord, c'est à quel point ce travail est exhaustif. Voilà un sujet sur lequel on n'aura plus à revenir d'ici la fin de ce siècle – ou plutôt, le seul qui y reviendra est René Kill lui-même, qui a déjà annoncé son intention de publier sur le site internet du CRAMS d'éventuelles additions et corrections. Des corrections, j'ai du mal à croire qu'il y en aura beaucoup, mais des compléments, toute nouvelle fouille de château et toute nouvelle publication est évidemment susceptible d'en fournir. La recherche n'est jamais achevée, mais le livre de René Kill lui a donné un cadre dans lequel la plupart des découvertes à venir s'insèreront sans peine.
En effet, tous les aspects de l'approvisionnement en eau y sont traités : les sources extérieures au château, le portage de l'eau, les conduites d'eau et les fontaines, les puits, les différents types de citerne et leur alimentation, l'entretien et la protection des points d'eau, les margelles et les superstructures des puits et citernes, les modes de puisage, le stockage de l'eau dans des auges ou des récipients de bois, le rôle de l'eau dans les sièges, la destruction des points d'eau, leur transformation et leur réutilisation,

et j'en passe. René Kill s'est même intéressé à des aspects auxquels on n'aurait jamais songé, et dont je ne vous donnerai que quelques exemples : la distinction entre les abreuvoirs, les égayoirs *(Roßschwemmen)* et les viviers *(Fischbehälter) ;* les récipients dans lesquels on portait l'eau, à la main ou à dos de mulet; les traces d'outils visibles sur la paroi d'un puits et ce qu'elles révèlent de la façon de travailler des puisatiers; l'évolution de la hauteur des margelles; les seaux des puits – seaux en fer, en cuivre ; seaux en bois, les uns taillés dans une seule pièce de bois, les autres formés de douelles comme les tonneaux, avec des cerclages de bois ou de fer – la réparation de ces seaux ; les cordes et les chaînes des puits, et même le poids de ces cordes; les mécanismes employés pour la manœuvre des puits très profonds : treuils, cages d'écureuil, cabestans, baritels à chevaux ; la qualité de l'argile employée pour étanchéifier une citerne; les marques de pose apposées sur les blocs qui forment le puisard central d'une citerne; la transformation de citernes en cachots, etc. etc.

Pour un tel sujet, René Kill naviguait entre deux écueils. S'il s'en tenait strictement aux limites de l'Alsace, il risquait de passer à côté des plus beaux exemples de certains aspects de son sujet et même de n'avoir pas grand-chose à dire sur certains autres. Si, au contraire, il étendait ses recherches aux châteaux forts de toute l'Europe, il risquait de perdre l'Alsace de vue et de n'arriver jamais au bout de ses recherches. Entre ces deux écueils, il a su suivre une voie moyenne. Vous trouverez dans son livre beaucoup d'exemples extra-alsaciens – assez pour que son livre ait une portée générale et n'intéresse de loin pas que les lecteurs alsaciens. Mais en même temps, l'Alsace reste toujours au cœur de ses démonstrations et lui fournit les exemples les plus précis et les mieux documentés – ceux, justement, qu'il a fouillés et/ou relevés lui-même.

Et tout ce qu'il nous apprend à ce sujet est d'une qualité scientifique irréprochable. Il n'y a pas une indication dans ce livre qui soit dépourvue d'une référence, et ces références sont en général de première main. Quand par exception René Kill cite de seconde main, il indique à la fois, par exemple, la cote du document d'archives et la page de l'ouvrage qui le cite. Ce sont des règles de base, mais il y a tant de travaux, y compris d'historiens professionnels, où elles ne sont pas respectées, que cela mérite un coup de chapeau. René Kill cite textuellement un grand nombre de documents d'archives et autres textes anciens, ce qui rend ses indications parfaitement vérifiables. Pour ces citations de textes anciens, il indique dans son introduction les règles de transcription et de citation qu'il a suivies, et ces règles sont si pertinentes qu'on devrait les photocopier et les distribuer aux étudiants en maîtrise et en thèse, et pas seulement à eux.

Inutile de dire que la bibliographie est considérable et parfaitement présentée, et qu'il y a un index, bien conçu, des châteaux cités. René Kill a aussi pensé à mettre à la fin une vingtaine de plans de châteaux

de montagne alsaciens, sur lesquels il a porté en bleu l'emplacement de tous leurs points d'eau.
J'ai déjà évoqué des fouilles et des recherches d'archives, mais René Kill se fonde aussi sur l'étude de vestiges conservés au-dessus du sol et sur l'iconographie ancienne, c'est-à-dire qu'il exploite pleinement un avantage général des recherches sur les châteaux forts : à savoir qu'on peut toujours les aborder par trois biais différents, par les sources écrites, par l'étude des vestiges conservés en élévation (ce qu'on appelle aussi l'archéologie du bâti), et par la fouille. Aucune de ces trois directions de recherche ne permet de répondre à toutes les questions, mais en les associant, on arrive pour les châteaux à des résultats mieux assurés que pour beaucoup d'autres domaines de l'histoire médiévale. L'ouvrage de René Kill en est une illustration convaincante, il est véritablement pluridisciplinaire.
Il le doit aussi au fait que René Kill a su associer d'autres spécialistes à sa recherche. Beaucoup des sources écrites qu'il publie ont été transcrites par Henri Schoen, beaucoup de relevés ont été réalisés avec d'autres membres du CRAMS, un certain nombre de références ont été communiquées à René Kill par d'autres chercheurs – qu'il cite toujours. Ce qui fait de ce livre aussi le produit d'un travail d'équipe, et en particulier à double titre une publication du CRAMS, d'une part, parce que le CRAMS s'est chargé de son édition et de sa diffusion, d'autre part, parce que le livre tire parti du travail de tous les membres du CRAMS. Un travail d'équipe, mais en même temps l'œuvre d'un seul homme, parce qu'il a fallu la passion et la ténacité de René Kill pour définir le sujet et pour mener l'ouvrage à bonne fin à travers tant d'années.

Il y a dans ce livre plus de 500 illustrations, soit en moyenne plus d'une par page. Elles ne sont jamais là pour faire joli, elles servent toujours à démontrer quelque chose, ou au moins à illustrer une démonstration. Parmi ces illustrations, je voudrais attirer l'attention sur trois types, tous représentés en grandes quantités.
La première sont les relevés, la plupart effectués par René Kill lui-même et d'autres membres du CRAMS : relevés de captages de sources, de rigoles d'amenée d'eau, de chéneaux de toiture, coupes de puits et de citernes, etc. Inutile de dire que ces relevés ont demandé beaucoup de travail. Vous pouvez vous représenter la difficulté de relever la coupe d'un puits profond de 25 m et large de moins de 2 m, et le temps qu'il y faut. Même chose pour un relevé pierre à pierre du puisard central d'une citerne avec toutes les marques lapidaires.
D'autres illustrations de ce livre sont des photos, pas toutes de René Kill, beaucoup sont aussi d'Uwe Welz, et elles sont d'une qualité remarquable, ce qui est d'autant plus méritoire que les puits, les citernes et les chambres de captage sont des lieux fort peu éclairés.

Enfin, René Kill a fait une ample moisson dans l'iconographie ancienne. Ce ne sont pas seulement des plans, des relevés, des représentations de fontaines, de dispositifs techniques de toute nature, mais aussi des dessins et des gravures, où les sujets d'intérêt de René Kill ne sont figurés qu'à titre accessoire, et que par conséquent il a eu beaucoup de mérite à découvrir, puisque ce qui l'intéresse ne figure jamais dans le titre de l'œuvre. Par exemple, il reproduit une miniature de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine, ou de celle d'Abraham et de Rebecca, pour les détails du puits qui est le lieu de ces rencontres. Sur une gravure montrant un saint ermite devant son ermitage, il découvre une source captée. Dans un cycle de gravures consacrées aux planètes, il repère celle qui figure Saturne et ceux qu'il influence, parmi lesquels il identifie une équipe de cureurs de puits. On peut imaginer la quantité de documents iconographiques qu'il a dû compulser pour faire sa récolte.
Ce livre n'est pas une thèse, mais par son volume et surtout par la qualité du travail de recherche dont il est le produit, il mériterait largement de l'être, et je dirais même que j'ai lu plus d'une thèse qui n'était pas de cette qualité scientifique. Ce livre n'est pas une thèse et ne pourrait en être une, parce que, pour une thèse, il y a des contraintes de délai, qui auraient empêché René Kill de consacrer vingt ou trente ans à son sujet, et par conséquent de l'approfondir comme il a pu le faire en sa qualité de chercheur indépendant. Le résultat lui donne raison.

Voilà quelques-uns des motifs pour lesquels je ne peux que féliciter René Kill d'avoir mené à bonne fin son *opus magnum,* et que féliciter l'Académie d'Alsace d'avoir choisi le livre de René Kill pour lui décerner le prix de la Décapole. Et il me reste à souhaiter à René Kill de trouver un autre sujet qui puisse comme celui-là servir de fil conducteur aux fouilles et aux recherches qu'il ne manquera pas de poursuivre.

Remise du prix à Munster Christiane Roederer, Bernhard Metz, René Kill, Bernard Hœgel (CRAMS). Photo Jean-Claude Weinling

Réponse de René Kill

Lauréat

Madame le président,
Monsieur le Maire de Munster,
Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un grand honneur d'avoir été choisi comme lauréat du prix de la Décapole 2012 et je souhaite exprimer ma profonde reconnaissance à l'Académie d'Alsace.

La présentation que Bernhard Metz vient de faire de manière amicale et avec beaucoup d'indulgence, fait que je me sens aujourd'hui doublement honoré. Tous ceux qui s'intéressent aux châteaux alsaciens et à leur histoire savent en effet que personne n'est plus qualifié que lui pour évoquer ce sujet.

Je ne considère pas pour autant ce prix comme une récompense personnelle, mais comme un signe de reconnaissance envers toutes les personnes qui, en Alsace, effectuent des recherches à caractère historique, architectural et archéologique sur les châteaux forts ou qui œuvrent pour la conservation de ce patrimoine exceptionnel, indissociable du paysage alsacien.

Parmi ces personnes, il y a de nombreux bénévoles qui consacrent une grande partie de leur énergie et de leur temps libre pour empêcher, ou tout du moins retarder la dégradation des ruines et sauver ce qui peut l'être encore. À ce titre, il faut saluer la création, au cours de ces dernières années, de plusieurs associations prenant chacune en charge un château, afin d'assurer son entretien et sa mise en valeur par des opérations de débroussaillage, travaux de consolidation, amélioration des accès, etc. Malgré la modestie des moyens dont ces différentes équipes disposent, les résultats obtenus grâce à l'enthousiasme de leurs membres sont spectaculaires et méritent à fois notre admiration et notre reconnaissance.

Une abondante littérature a été consacrée aux châteaux alsaciens depuis le XIXe siècle, mais toutes ces publications, y compris les plus récentes,

ont en commun de négliger et de n'accorder que très peu de place à la question de l'eau, pourtant vitale dans un château. Cette situation qui n'est pas propre à l'Alsace, prévaut également dans les autres régions de France, ainsi qu'en Allemagne et en Suisse. L'ambition de l'ouvrage est donc de combler ou, plus modestement, de contribuer à combler cette lacune.

Loin des clichés habituellement véhiculés, l'étude de la question de l'eau dans les châteaux forts de montagne apparaît très complexe à cause des nombreux facteurs dont elle doit tenir compte et qui ont été mentionnés précédemment par Bernhard Metz. Comme le temps qui nous est imparti ne permet pas d'aborder tous ces points, et pour ne pas répéter ce qui a été dit par Bernhard Metz, je vous propose une rapide présentation destinée à répondre à la question : *Comment faisait-on pour obtenir de l'eau dans un château fort de montagne alsacien ?*

Obtenir de l'eau dans un château fort de montagne alsacien

Un château fort de montagne alsacien : Girsberg/Ribeauvillé (Photo Uwe Welz)

Le fait de choisir les sites d'implantation des châteaux forts de montagne en privilégiant les aspects stratégiques, avait souvent pour inconvénient de devoir faire face à un contexte hydrogéologique défavorable. Ces difficultés expliquent le petit nombre de châteaux qui ont possédé un puits, les autres ayant dû se contenter de citernes.

Difficultés de caractère général

Ce sont les châteaux de plaine qui posaient le moins de problèmes pour obtenir de l'eau, car il suffisait généralement de creuser à quelques mètres de profondeur pour la rencontrer. Dans ceux de montagne, en

revanche, les occupants étaient confrontés à de nombreuses difficultés pour l'obtenir, que ce soit sur le plan quantitatif ou qualitatif :

Choix du lieu d'implantation des châteaux
Contrairement à une idée reçue, ce sont les aspects stratégiques et défensifs qui conditionnaient le lieu d'implantation des châteaux forts de montagne, et non les ressources en eau du site. On choisissait l'endroit le plus favorable sur le plan défensif, puis on essayait de régler au mieux la question de l'eau. Il a fallu assumer par la suite les conséquences de cette manière de procéder et de nombreux châteaux ont connu des problèmes récurrents liés à l'eau durant toute leur période d'occupation.

Contexte géologique
Les châteaux de montagne alsaciens sont établis sur quatre catégories de roches : grès, roches cristallines, roches volcano-sédimentaires et calcaire. Ces différentes roches, ainsi que la structure géologique, conditionnent la formation des sources et celle des niveaux aquifères susceptibles d'alimenter les puits. Elles avaient également une influence sur le degré de difficulté du creusement des puits et la réalisation des citernes, en particulier à cause de la dureté de la roche.

Particularités du relief
Pour le portage de l'eau effectué avec des animaux depuis les sources extérieures, emprunter un trajet en ligne droite pour remonter au château pouvait être impossible à cause d'un pourcentage de pente trop important. Dans ce cas, il fallait emprunter un chemin plus long, afin de réduire l'incidence du dénivelé. En doublant par exemple la longueur du chemin parcouru, le pourcentage de pente diminuait de moitié. Un relief accidenté pouvait faire obstacle à la pose d'une conduite d'eau.

Influence des saisons
Durant l'été, l'espacement des précipitations ou leur faible intensité pouvaient provoquer des problèmes d'alimentation des citernes, le niveau de l'eau baissait dans les puits, le débit des sources faiblissait et certaines tarissaient.
L'hiver, qui est pourtant une saison pluvieuse, était également difficile. En période de neige et de gel, l'alimentation des citernes était interrompue et celles situées à l'extérieur des bâtiments devaient être couvertes. L'eau provenant de la fonte de neige souillée lors de son séjour sur les toits ne pouvait pas être utilisée pour le remplissage des citernes. Les conduites d'eau devaient être coupées pour éviter que le gel ne les fasse éclater. Enfin, l'accès aux sources extérieures était rendu plus difficile et parfois impossible.

Contraintes techniques et financières
Outre les difficultés d'ordre naturel qui viennent d'être évoquées, des contraintes techniques ou financières pouvaient empêcher le creusement d'un puits profond ou la pose d'une conduite d'eau.

Différents moyens d'obtenir de l'eau dans un château fort de montagne

Les puits étant rares dans les châteaux de montagne, on a dû se contenter de citernes dans la plupart d'entre eux, tout en ayant recours à divers autres moyens, les principaux étant : les sources extérieures dont l'eau était acheminée par portage ou par des conduites, le recueil des eaux de pluie non destinées aux citernes, les eaux de suintement et de ruissellement et le stockage de l'eau à l'aide de tonneaux, cuves ou réservoirs en bois.

Recours aux sources extérieures dont l'eau était acheminée par portage ou par des conduites
Les sources qui donnent une eau d'excellente qualité, présentaient deux inconvénients majeurs pour les occupants des châteaux forts de montagne : elles jaillissent à l'extérieur des châteaux et pratiquement toujours en contrebas, de sorte que les animaux utilisés pour le portage devaient remonter vers eux en étant lourdement chargés.
La présence d'une source jaillissant à l'intérieur d'un château, qui était la solution idéale sur les plans pratique et défensif, n'est pas attestée en Alsace. Il n'existe en effet que des sources extérieures qui étaient donc à considérer comme un élément de confort en temps de paix, mais dont le château était privé lors des sièges.
Le mode de captage le plus courant était la mise en place d'un tuyau et d'une auge en bois dont il ne subsiste plus de traces aujourd'hui. Dans quelques rares cas, le captage était en pierres, comme au château de Greifenstein.
La présence d'une source à une altitude plus élevée à proximité d'un château et un relief favorable ont parfois permis la pose d'une conduite d'eau gravitaire (par exemple Greifenstein, La Petite-Pierre et Schirmeck).
En cas de siège, l'une des premières mesures prises par les assiégeants était d'interdire l'accès aux sources extérieures et de couper les conduites d'eau. Les sources, comme les conduites, étaient donc très vulnérables, et les assiégés devaient pouvoir subvenir à leurs besoins avec les seuls points d'eau intérieurs et les réserves d'eau constituées avant le début du siège.

Les puits

Le petit nombre de châteaux de montagne ayant possédé un puits s'explique par la profondeur souvent importante à atteindre pour rencontrer l'eau et par le prix élevé du creusement dont le résultat n'était nullement assuré. Posséder un puits ne mettait pas un château à l'abri des problèmes d'eau. Au Haut-Kœnigsbourg, malgré sa profondeur de 62,50 m, le puits ne donnait pas satisfaction, ce qui a conduit à entreprendre deux tentatives de creusement d'un nouveau puits, restées inachevées.

Puits du château de Vieux-Windstein (Photo Uwe Welz)

En Alsace, les puits ne sont qu'au nombre de quinze pour cent-vingt châteaux de montagne étudiés, soit un puits pour huit châteaux :

- Engelbourg (profondeur : environ 30 m)
- Ferrette (profondeur : 230 m d'après texte vers 1600, chiffre peu vraisemblable et aujourd'hui invérifiable)
- Fleckenstein
- Frœnsbourg
- Haut-Barr
- Haut-Kœnigsbourg (profondeur : 62,50 m)
- Hohenbourg
- Hohlandsberg (profondeur : 27,20 m)
- Hohnack (profondeur : 42 m)
- Landskron (56,50 m d'après texte de 1775)
- La Petite-Pierre (profondeurs : 26,70 et 14,30 m)
- Morimont
- Schœneck (en cours de fouille depuis 2012)
- Vieux-Windstein (profondeur : 41 m)

(Cette liste ne tient pas compte de trois puits non achevés, un au château de Haut-Barr et deux au château de Haut-Kœnigsbourg).

La plupart de ces puits sont comblés et leur profondeur est uniquement connue pour quelques-uns d'entre eux. Parmi ceux où elle est connue avec certitude, le plus profond est celui de Haut-Kœnigsbourg. Dans certains cas, les traces attestant la présence d'un treuil à roue d'écureuil disparu montrent qu'il s'agit d'un puits profond, de 50 m ou plus.

Les citernes-réservoirs

La citerne-réservoir est un simple contenant permettant de stocker les eaux de pluie recueillies sur les toitures. Pratiquement toujours souterraine, elle peut être en forme de chambre voûtée ou de conduit vertical creusé dans le roc. Dans ce cas, sa profondeur est généralement d'environ 4 à 5 m. Pour que ces citernes puissent être alimentées par les eaux de pluie, les bâtiments voisins devaient être couverts et munis de gouttières et de chéneaux en bon état.

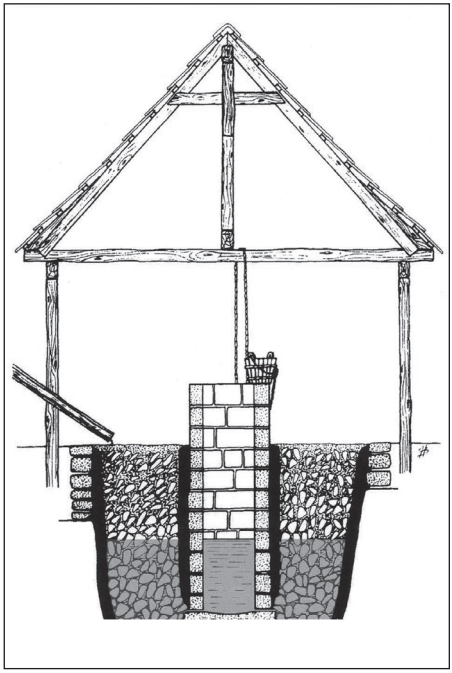
Citerne-réservoir de plan circulaire du château de Haut-Ribeaupierre. Le puisage s'opérait par l'orifice de section carrée délimité par le croisement des arcs. L'ouverture à gauche est moderne (Photo Uwe Welz)

Citerne-réservoir en forme de chambre voûtée du château de Salm. Les parois sont partiellement creusées dans le roc et partiellement appareillées. L'escalier est moderne (Photo Uwe Welz)

L'eau des citernes-réservoirs était généralement de mauvaise qualité pour deux raisons : en ruisselant sur les toitures, les eaux de pluie entraînaient toutes les saletés s'y étant déposées ; d'autre part, et même lorsque l'eau introduite était de bonne qualité, sa stagnation dans la citerne pouvait la rendre mauvaise.
Ce problème explique que certaines d'entre elles aient été munies d'un dispositif permettant d'améliorer la qualité des eaux introduites. Il s'agissait d'un citerneau, c'est-à-dire un petit réceptacle rempli de sable, par lequel les eaux de pluie devaient transiter pour pouvoir pénétrer dans le réservoir et qui retenait une partie de leurs impuretés.

Les citernes à filtration

La présence d'une cinquantaine de citernes de ce type, toutes situées dans des châteaux de montagne, généralement au sommet des rochers, ce qui montre bien leur caractère stratégique, est attestée dans le Massif vosgien. Elles sont en revanche extrêmement rares dans le reste de la France. Malgré sa place importante dans l'approvisionnement en eau des châteaux forts de montagne, la citerne à filtration est restée longtemps mal connue en Alsace.



Coupe d'une citerne à filtration.
Exemple choisi : CF 1 du château de Warthenberg/Daubenschlagfelsen
(Dessin Bernard Haegel)

Le principe de fonctionnement est simple : les parois et le fond d'une fosse creusée dans le roc, généralement de forme cubique, sont étanchéifiés par une couche d'argile. Au centre de la fosse se trouve un puisard de section circulaire formé d'éléments incurvés, assemblés sans emploi de mortier. Le volume entourant le puisard central est occupé par un amalgame de fragments de pierre et de sable que l'eau traverse en s'épurant puis, par le principe des vases communicants, pénètre dans

le puisard central où elle peut être puisée. Le niveau de l'eau est donc le même dans le puisard central et dans le remplissage filtrant, mais c'est ce dernier qui en contient la plus grande partie. Lorsque l'eau était insuffisamment épurée, il était possible de la puiser et de lui faire refaire un nouveau circuit d'épuration.
Bien que consacré par l'usage, le terme de « citerne à filtration » est incorrect, car il suggère un résultat de qualité supérieure à celui réellement obtenu. L'eau ne bénéficiait en effet pas d'une filtration bactériologique telle qu'on la pratique aujourd'hui, mais d'une simple épuration mécanique par retenue des particules non solubles. La qualité des eaux de pluie ayant ruisselé sur les toitures était cependant notablement améliorée en passant par une citerne à filtration.

Le recueil des eaux de pluie non destinées aux citernes
Un moyen très simple de recueillir les eaux de pluie, consistait à placer des auges, cuves, baquets, tonneaux etc., sous les débords des toitures. Cet usage était très courant du fait de sa facilité de mise en œuvre, mais son inconvénient était de ne livrer qu'une eau de mauvaise qualité.

Les eaux de suintement et de ruissellement
Dans certains châteaux, les eaux de pluie étaient recueillies par l'intermédiaire de rigoles creusées à la base de grandes parois rocheuses, comme le font les gouttières au bas des pans de toitures. L'eau suintant de certains rochers pouvait également être recueillie. Les volumes d'eau obtenus de cette manière étaient cependant réduits, qu'il s'agisse de ruissellement ou de suintement.

Le stockage de l'eau à l'aide de tonneaux, cuves ou réservoirs en bois
Lorsqu'un château ne possédait pas de points d'eau, que le puits était tari ou la citerne défectueuse, l'eau pouvait être stockée à l'aide de tonneaux, cuves ou réservoirs en bois. Ce mode de stockage pouvait également être utilisé pour augmenter les réserves d'eau du château, par exemple lors d'une importante campagne de construction ou à l'approche d'un siège.

La qualité de l'eau
Dans un château de montagne, l'eau était nécessaire pour des besoins très variés. Compte tenu de ses origines diverses, ce n'est donc pas d' « eau » au singulier, mais d' « eaux » au pluriel dont il faut parler. En fonction des ressources du site, les différentes sortes d'eau disponibles devaient être utilisées selon leur qualité et l'on était donc loin du gaspillage d'aujourd'hui où l'on utilise de l'eau potable dans les WC ou pour le lavage des voitures.

L'eau de source avait incontestablement la préférence, mais les quantités disponibles étaient limitées à cause des contraintes causées par son acheminement par portage. Il fallait donc la réserver à des utilisations telles que la consommation personnelle et la préparation des aliments. Celle de puits qui venait ensuite, précédait celle de citerne.
Cette hiérarchie n'était pas toujours respectée, en particulier parce que l'on ne disposait pas dans tous les châteaux d'une source jaillissant à proximité, et d'autre part parce que l'eau d'un puits pouvait se révéler mauvaise lorsque celui-ci n'avait pas été curé durant un laps de temps important. Les curages n'étaient pas réalisés aussi souvent que nécessaire, situation fréquemment mentionnée dans les textes d'archives, car il s'agissait d'une opération à la fois dangereuse et onéreuse à cause de leur profondeur. On pouvait donc être amené à préférer l'eau d'une citerne propre à celle d'un puits mal entretenu.

Remise des prix de l'Académie d'Alsace

Dimanche 25 novembre 2012
Café littéraire du Salon du Livre de Colmar

Christiane Roederer
président

Madame Marianne Chelkova, adjointe au maire de Colmar,
Mesdames et Messieurs les représentants des villes décapolitaines, des associations culturelles,
Monsieur Jean-Michel Jeudy, président de la Société des Écrivains,
Chères Consœurs, Chers Confrères,

Je vous souhaite la bienvenue à ce 23e Salon du Livre de Colmar.

Avant d'exprimer mes remerciements et ceux de notre Compagnie comme il est d'usage, je me place résolument sous le thème de ce Salon : « Bazar ».
Il faut avouer que j'ai cédé à la tentation d'avoir recours à nos chers dictionnaires pour les synonymes : galerie, magasin, marché, souk…
Aux dictionnaires moins sages : attirail, barda, fourbi, saint-frusquin ;
À la rubrique des péjoratifs : bahut, boîte, boutique, pétaudière.

Joie un peu enfantine de la redécouverte d'un mot, des réminiscences scolaires, des interdits parentaux…
Et puis soudain la certitude que la fine fleur des défenseurs de notre patrimoine linguistique, organisatrice de ce Salon, a évidemment cherché à piquer notre curiosité, à chatouiller notre sens de l'humour, à nous précipiter vers nos dictionnaires.
Elle a donc choisi ce mot « bazar » en toute connaissance de cause et ne peut en aucun cas être soupçonnée d'autre chose que d'une certaine malice pour ce clin d'œil bienvenu.
Cette « fine fleur » sait aussi que le bazar c'est le chaos… Or c'est dans le chaos que l'imagination et la création prennent leur source. C'est du

vide, de la confusion, du chaos que peut naître l'harmonie. Voilà un beau sujet de discussion académique.
« Bazar » est donc un mot qui va parfaitement au « Salon du livre qui présente le pêle-mêle des histoires, le petit bazar des tiroirs, le souk des collections. Pour mettre en voix et en lettres le hasard, l'art, le chaos et l'éclectisme »…
Nous pourrions ajouter : le marché des rencontres entre écrivains, amoureux des livres et des mots.
C'est audacieux. C'est drôle. C'est dynamique. C'est inspirant.

Après ce vagabondage, c'est avec plaisir que j'exprime des remerciements à notre fidèle amie Mme Marianne Chelkova. Je la charge de transmettre notre gratitude à M. Gilbert Meyer, maire de la ville, pour sa bienveillante sollicitude à l'égard de notre Compagnie. Il est l'un de nos bienfaiteurs avec MM. Charles Buttner, Philippe Richert, Guy Dominique Kennel.
Grâce à l'édition des *Annales*, à nos comptes rendus, nos bienfaiteurs savent que le meilleur usage est fait de leur soutien financier.

Avant de mettre à l'honneur nos deux récipiendaires, Aline Deguen et Michel Winter, je profite de cette tribune ouverte sur le grand public pour souligner que le 4e prix Nobel de notre Compagnie – après Albert Schweitzer, Alfred Kastler, Jean-Marie Lehn – fut attribué à notre confrère Jules Hoffmann, au titre de la médecine. Nous en sommes fiers.
Comme un bonheur ne vient jamais seul, une délégation assistera à son entrée à l'Académie française au fauteuil de Jacqueline de Romilly en mai prochain.
Nous avons fêté le 90e anniversaire de Joseph Dietrich, lui aussi scientifique ; la nomination de notre clavaire Jean-Jacques Cotleur au titre de Chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur.
Nous avons assisté aux festivités de l'Académie de Bordeaux ; au 50e anniversaire du jumelage avec Schongau en Bavière ; organisé le 60e anniversaire de notre Compagnie à Issenheim… Ce lieu mythique qui nous ramène au retable du même nom.
Et en 2013 ? Nous découvrirons la glyptographie avec le maître en la matière Claude Oberlin ; la séance de printemps et l'assemblée générale se tiendront à Strasbourg ; la journée bonheur à Dijon ; la conférence nationale des Académies à Paris à l'Institut de France.
Pour rester dans les bonnes nouvelles, notre lauréate 2011 du prix Jeunes talents, Annabelle Buxton, vient d'éditer son premier ouvrage : *Le tigre blanc* aux Éditions Magnani à Paris. Nous avions distingué son talent… Nous sommes heureux d'avoir contribué à son lancement dans l'édition.

À ce propos : nous avons à déplorer la disparition d'une belle maison d'édition : « Les petites vagues ». 157 titres, des livres magnifiques, l'amour du texte et de l'illustration… Denis Betsch a bien servi la création littéraire. Je lui rends hommage… La mort dans l'âme tant la disparition d'une maison d'édition est aussi la disparition d'un lien fort entre créativité et langue.

Entre l'ombre et la lumière…
La lumière sur notre lauréate Aline Deguen pour le prix Jeunes talents ; elle est fraîchement diplômée de l'École des Arts du Rhin dans la classe d'illustration de maître Finzo. Le charme allié à un talent délicat, à une belle imagination… C'est le genre d'illustration qui fera rêver – nous le souhaitons – des générations d'enfants et leurs parents.

La lumière… Celle qui est aujourd'hui projetée sur Michel Winter lauréat du prix Maurice Betz. Agrégé d'histoire et de géographie, il fut professeur au lycée Lambert à Mulhouse avant de prendre sa retraite active à Nice… L'amour toujours !
Que serait un écrivain sans éditeur ? Je tiens à rendre hommage à Pierre Marchant, l'éditeur de notre lauréat, tant il faut du courage et de l'endurance pour exercer ce métier que l'on pourrait qualifier de sacerdoce.

Le retable des ardents a paru au moment de la célébration du 500e anniversaire du chef-d'œuvre de Matthias Grünewald que notre Compagnie a fêté à Issenheim au moment de son assemblée générale et du 60e anniversaire de sa re-création.
C'est un roman – il faudrait dire une introspection – dans la vie et l'œuvre de Grünewald, contemporain des Holbein père et fils, sur fond de Guerre des paysans, de sorcellerie, du mal des ardents, ou ergot de seigle, qui a « ravagé » nos campagnes.
Ce sujet a d'ailleurs fait l'objet d'une conférence de notre chancelier Jacques Streith.
Notre confrère Gérard Cardonne présentera ce livre remarquable tant par son ancrage dans l'histoire que par l'originalité de son inspiration. Je l'en remercie d'avance.
Tout comme je vous remercie, Mesdames, Messieurs, de votre présence à cette 23e séance académique au Salon du Livre de Colmar, ce grand bazar dans lequel nous pouvons vivre, pleinement, nos émotions littéraires.

Aline Deguen
Photo G. Leser

Michel Winter
Photo G. Leser

Christiane Roederer
Photo G. Leser

René Voltz
Photo G. Leser

Laudatio de l'œuvre de Michel Winter

Gérard Cardonne

Le Retable des ardents

Avant de débuter cette *laudatio*, comment ne pas évoquer en quelques mots le sujet même de cette rencontre colmarienne. Le retable d'Issenheim, consacré à saint Antoine, provient du couvent des Antonins à Issenheim, au sud de Colmar, où il ornait le maître-autel de l'église de la préceptorie. Il est l'œuvre de deux grands maîtres allemands du gothique tardif : le peintre Matthias Grünewald, dont il constitue incontestablement le chef-d'œuvre, pour les panneaux peints (1512-1516) et Nicolas de Haguenau pour la partie sculptée antérieure (autour de 1490).

Le retable est constitué d'un ensemble de plusieurs panneaux peints qui s'articulent autour d'une caisse centrale composée de sculptures. Ce magnifique et monumental polyptyque se trouve aujourd'hui à Colmar, au musée d'Unterlinden dont il est indubitablement la pièce maîtresse et qui lui doit sa renommée internationale. Il est exposé dans l'église, où tout a été fait par les responsables du musée pour sa mise en valeur.

Le retable d'Issenheim comporte des scènes d'une intensité dramatique peu commune et tout à fait exceptionnelle pour son époque. Le fantastique n'en est pas exclu − ce qui rapprocherait Grünewald de Jérôme Bosch − ni un maniérisme qui font de cet artiste un génie isolé et presque inclassable.

Ce préambule me permet maintenant d'aborder à la fois l'époque, la peinture et l'auteur, Michel Winter, qui s'est situé dans le sillage du peintre Matthias Grünewald. Modeste voyeur et fin observateur, il a pris l'apparence de l'apprenti auprès du maître Mathis Gothart Nithard.

En lisant « le retable d'Issenheim », le lecteur va entreprendre un voyage d'une année entre le printemps 1525 et l'automne de l'année suivante.

Ce sera aussi un diaporama d'une époque tragique par la souffrance du peuple voué aux exactions guerrières des ambitions princières et celles des vœux de libération et de dignité du petit peuple des paysans. Également, population abonnée au drame des « ardents » qui foudroyait et décimait dans la pestilence. N'oublions pas que les années Grünewald sont peut-être les plus denses qu'ait connues l'Occident. Pour cela, il faut relier Christophe Colomb à Martin Luther, si proches et si lointains pourtant. Leur climat est celui d'une révolution culturelle dont on ne perçoit souvent qu'une seule facette, l'humanisme, plus brillante que les autres, en oubliant les mouvements de fond de l'économie et de la société, la mise en place d'États modernes, l'avènement d'idées et de sensibilités nouvelles.

Naviguant entre le vrai et la fiction, entre l'histoire et l'invention romanesque, Michel Winter signe un ouvrage à l'efficacité anglo-saxonne. Cette passion de la peinture tourne à la dramaturgie du quotidien. Nous voici face à l'invention d'un dispositif romanesque qui permet d'offrir en partage cet art, rare, de faire entendre les silences et les temps morts de la peinture, en usant de l'ellipse et de la métaphore plutôt que des grandes phrases. Car, en plus de son talent d'écrivain, l'auteur possède celui de nous toucher par l'immense affection qu'il éprouve pour ses personnages de voyageur de longue distance. Tout du long de ses pages fiévreuses, il colle aux « semelles de vent » de son héros Matthias Grünewald, défriche la narration, arpente la syntaxe, fait le va-et-vient entre passé et futur, donne à voir, en un coup d'œil, la géographie, l'histoire du XVIe siècle. Ce roman nous ramène à un état édénique de la littérature et de l'histoire humaine. Mais, s'il y a une aventure, dans cet ouvrage remarquable, c'est d'abord celle de la phrase. L'écriture est fluide et fine, ciselée, parfois râpeuse et la peinture tellement présente qu'elle en devient le troisième personnage du livre.

Mais un véritable romancier, et Michel Winter nous en donne une preuve remarquable, sait fort bien qu'aucune forme d'art ne peut donner d'émotion s'il ne s'y mêle une part du réel. Si infime qu'elle soit, si impalpable, cette allusion, cette parcelle irréductible est comme la clef de l'œuvre. Elle la rend lisible ; elle en éclaire le sens, elle ouvre sa réalité profonde, essentielle à la sensibilité qui est l'intelligence véritable.

L'auteur de l'ouvrage *Le Retable des ardents* nous captive tant que nous oublierions de prendre notre temps. On ne lit pas ce livre, on le dévore, parce qu'on éprouve le sentiment d'approcher la vérité de la goutte de peinture au bout du pinceau de Grünewald. Le lecteur ouvrira cet ouvrage et ne le refermera pas avant la fin, c'est le seul impératif

que je lui donnerai. Avec cette ambiance des obsessions de l'époque, nourries par les ravages de l'histoire, aussi fortes que sa fascination pour Grünewald, Winter nous fait pénétrer plus avant dans son univers sensible et dépaysant. C'est l'art face à l'impensable avec le parallèle entre le pinceau dessinant le corps torturé du Christ et la lueur des flammes éclairant la mise au bûcher d'Ermeline. Cette jeune femme symbolise la bêtise de la rumeur criminelle quand elle condamne sans preuves.

Orfèvre des sentiments, Michel Winter se joue des lieux et des époques avec une dextérité qui traduit un travail de moine autant qu'un don de la narration peu banal. Virtuose dans sa composition, il croque l'errance du peintre, l'obsession de la toile, les mécanismes de la création artistique, imbrique les récits les uns dans les autres à la façon des poupées russes. Son sens des mots tisse des résonances émouvantes au point qu'après avoir tourné la dernière page, on se demande finalement si, au bout du compte, on n'en aurait pas un peu appris sur Michel Winter. Le lecteur reste fasciné par le récit du conteur qu'est l'auteur, car il finit par se confondre avec le héros dont il chante la légende. Voici ce que l'on appelle l'enchantement de l'écriture. Une fascinante expérience de la lecture dans l'Histoire et l'Art. Les approches sous divers angles se complètent, se répètent ou parfois même se contredisent pour mieux éclairer la vérité. Les paysages d'arrière-plan du polyptyque sont directement issus d'observations de terrain. L'action évolue de manière très subtile, entre art, religion, vie sociétale et civilisation. Par là même, *Le retable des ardents* devient proprement fascinant et bouleversant tel un long poème de bruit, de fureur et de douceur. Le souffle de Michel Winter se révèle romanesque avec sa langue protéiforme au lyrisme effervescent au service d'un scintillement poétique. L'auteur transcende le temps et l'espace pour nous offrir un final permanent où se déploie sa prose précise et ardente. C'est le fait d'un grand écrivain que d'écrire aujourd'hui ce roman historiquement artistique, prenant et vertigineux. Dans les traits du pinceau magique de Grünewald on semble revoir et revivre à la fois l'agonie du Christ, mais également celle de cette terre d'Alsace ensanglantée, dévastée et incendiée par la répression de l'insurrection paysanne. L'un des moments les plus pathétiques de cette allégorie picturale est celui de la reproduction de l'horreur absolue de la scène qui se déroulait sur le Golgotha noyé dans les ténèbres : « Le corps monstrueux tordu sur la croix, la tête à la nuque brisée, cerclée d'une couronne d'épines gigantesques qui ne pouvaient provenir que des confins d'un désert où la pluie ne tombait jamais, rendaient presque palpables les affres d'un supplice interminable. Comment mon maître avait-il pu restituer la vérité de ce cadavre couvert de plaies purulentes, d'écorchures, d'échardes acérées, étranglé à la taille et comme aspiré

par la pesanteur terrestre ? Comment avait-il fabriqué la teinte verdâtre de cette chair bientôt gagnée, sous nos yeux, par la décomposition ? ». La réponse est donnée par Jean Cocteau : « Un artiste original ne peut pas copier. Il n'a donc qu'à copier pour être original. » L'on comprend alors mieux le réalisme terrible de Grünewald et les chairs méticuleuses de ses Christ évidemment copiées sur les cadavres de la chambre des morts de l'hospice des Antonins. Le soin du détail est poussé jusqu'à l'indication de l'auréole inflammatoire qui se développe autour des petites plaies.

Mais c'est aussi là le secret de Michel Winter d'avoir su plonger dans le secret alchimique des couleurs telles que les utilisait le peintre : « Il n'avait laissé à personne le soin de préparer le vert-de-gris, cette couleur à base de cuivre, de vinaigre et d'urine dont il connaissait le danger : chez lui, dans le monde rhénan, ne l'appelait-on pas le *Giftgrün* ? Qui d'autre que lui aurait pu suggérer, par la disposition et les subtils changements de couleur d'un linceul, le passage de la mort à la vie ? Inerte, flasque sur le rebord du tombeau, voilà que le suaire s'anime progressivement, se froisse, s'enroule autour du Christ, se contorsionne et pour finir s'évase en plis multiples et aériens. En même temps, la tunique de douleur passe d'une pâleur mortelle à un blanc teinté subtilement de bleu pour prendre vie sur le corps de Jésus dans la chaleur du rouge et de l'or. Jamais un peintre ne demanda davantage aux couleurs, jamais un artiste ne les domestiqua autant que maître Mathis. »

La gamme des verts que maître Mathis utilise pour colorier la cape de la Vierge sur le panneau de l'Annonciation est stupéfiante quand il ose trois couches de verts différents : le *Grünspan* ou vert-de-gris, l'*Alchemiegrün* ou pigment à base de cuivre et enfin le *Berggrün* ou carbonate naturel du cuivre.

L'auteur ne peut s'affranchir d'une véritable admiration pour ce coloriste aujourd'hui reconnu comme l'un des plus grands. Et ce sera ma dernière citation tant elle m'a impressionné par son sens du détail technique : « J'avais saisi certains de ses secrets de coloriste. Pour la partie rouge du linceul il m'avait d'abord demandé une laque de garance très pâle, translucide, à laquelle il avait lui-même joint une part d'alun, ce mordant qu'utilisaient ses amis teinturiers en étoffes. Il avait appliqué cette peinture sur le blanc de plomb éclatant de l'*imprimatura* en couches successives selon la technique du glacis. Puis, avec un rouge pourpre foncé, plus dense, plus opaque, une laque de kermès obtenue à partir de milliers d'œufs de cochenilles provenant des îles de la Méditerranée et qu'il s'était procurés auprès d'un marchand de Bâle. Réfléchie par le blanc de plomb, la laque de garance continuait de vivre

sous l'opacité du rouge kermès : Mathis savait marier les contraires pour favoriser la luminosité éclatante de sa palette. »

Il faut voir avec quel brio il sait entremêler les lieux et le temps pour répondre à ses propres interrogations par le prisme de la fiction. Et ce qui frappe jusqu'au bout, c'est l'incomparable beauté de son écriture, ce phrasé si singulier, imprégné du rythme et de musicalité des sermons du temps de Matthias Grünewald. À travers notamment la confrontation des techniques et l'influence des idées réciproques des grands maîtres de cette époque qu'étaient Dürer, Hans Baldung Grien, Raphaël, Michel-Ange et Schongauer. Si certains éléments de son œuvre, comme la tentation de saint Antoine ou la Nativité, se rattachent à la peinture flamande et renvoient à Jérôme Bosch et Brueghel l'ancien, d'autres sont totalement originaux comme la Résurrection ou la Crucifixion qui se rapprochent plus des œuvres de Goya et de William Blacke.

Michel Winter nous entraîne dans un parcours artistique avec ce beau texte sur l'exploration du mystère de la création artistique. L'art de Grünewald est exceptionnel par rapport à la production artistique de son époque.

Enfin il ne faut pas omettre de bien rappeler la « rhénanité » qui fait partie de notre identité alsacienne et qui transparaît dans les déambulations de maître Mathis de Bâle à Fribourg en passant par Strasbourg et Francfort : au fil du Rhin se mêlent les hommes qui se reconnaissent comme faisant partie d'un même monde. À l'instar de Gutenberg, deux générations plus tôt, maître Mathis travaille dans son espace rhénan identifiable. L'un comme l'autre sont des hommes de leur temps.

Cocteau affirmait que les Français haïssent la beauté ; surtout quand elle est laide. Ils adorent la laideur, surtout lorsqu'elle est belle : et Dieu sait que la période dans laquelle vit notre Matthias Grünewald peut être laide de souffrances mais grosse, donc belle des visions qu'elle nous a apportées.

Véritable icône du martyr dans l'histoire de l'art, la puissance expressive de la Crucifixion du retable d'Issenheim a déjà inspiré de nombreux artistes du XXe siècle, comme l'Allemand Otto Dix, Picasso ou encore Francis Bacon. À l'occasion de ses 500 ans, quatre surprenants Christ représentés par l'artiste Adel Abdessemed sous le nom de « Décor » : cette sculpture magistrale exhale une violence à la mesure de celle que l'on peut ressentir devant la peinture de Grünewald où le corps supplicié du Christ apparaît couvert de mutilations. C'est « l'essence même de la

cruauté » : les corps des quatre Christ d'Abdessemed sont tressés avec du fil de fer barbelé ponctué de doubles lames tranchantes comme des rasoirs.

Le romancier que nous honorons aujourd'hui, Michel Winter, ne choisit pas de raconter le parcours d'un peintre. Il raconte l'histoire d'une époque, faisant d'une somme de détails, tantôt anodins, tantôt emblématiques, une épopée humaine bouleversante. Il emploie la première personne du pluriel, ce « je » qui bruit longtemps après que l'on a refermé le roman. Cette voix raconte le pire comme le meilleur, sans pathos.

René Char disait : « La fonction de l'art est de mettre au monde des interrogations. » Le peintre Mathias Grünewald a montré le réalisme de la douleur de la crucifixion et la dynamique de l'espérance. Conservons en mémoire cette page de l'Ancien Testament que Jean Baptiste tient ouvert en pointant son doigt vers la croix où la vie abandonne le corps du Crucifié. Le pinceau de Matthias Grünewald y a inscrit ces mots troublants : « Il fait que lui croisse et que moi je diminue. » Michel Winter vient de nous faire voir que quand, au début de la Renaissance, maître Mathis peint le retable, la maladie de l'ergot de seigle, due à un champignon parasite de la céréale, est appelée le « mal des ardents » car ceux qui en souffrent, victimes d'hallucinations, meurent dans de terribles convulsions. Elle est redoutée comme la peste et attribuée aux manigances des sorciers et des démons.

Das Narrenschiff de Sébastian Brant, édité à Bâle et illustré par le jeune Dürer, démontre à l'envie le destin tragique des hommes, laïcs et religieux qui se laissent emporter en enfer par leur bêtise, leur cupidité et leurs passions. Mais qui peindra ce nouveau polyptyque de notre époque en proie aux mêmes convulsions d'une civilisation en perte de repères ? Le mal des ardents est une permanence de l'histoire de l'humanité !

Réponse de Michel Winter

Lauréat

Monsieur le laudateur, Monsieur Cardonne,
Madame le Président de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts d'Alsace,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

Il est toujours difficile de répondre à un éloge aussi dithyrambique d'un ouvrage, qui finalement, il ne faut pas l'oublier, n'est qu'un roman historique. Mais si l'auteur de ce roman était tenté de se gorger de satisfaction, il retrouvera vite les chemins de la modestie. Il lui suffira de lire le palmarès du prix Maurice Betz, où des noms prestigieux se succèdent, honorant des œuvres bien plus imposantes que la sienne. Il retrouvera encore plus vite son humilité quand il comprendra, qu'au-delà du roman, qui a, je l'espère, toutes les qualités que vous avez il y a un instant mises en évidence avec brio, vous avez aussi, Monsieur Cardonne, voulu distinguer un autre homme et une autre œuvre : Maître Mathis et le retable d'Issenheim. C'est cette œuvre et cet homme que j'ai voulu servir de la première à la dernière page de mon roman, avec, c'est vrai, comme vous le relevez, beaucoup d'affection : nous avons passé eux et moi un certain nombre d'heures ensemble, en toute intimité.

Le retable d'abord. Tomi Ungerer écrit à son sujet, je le cite, qu'il y était « tombé dedans tout petit et qu'il n'a jamais réussi à en sortir ». Je suis dans ce cas, mais moi je ne savais pas tenir un pinceau, un crayon ou une plume et je n'ai eu aucune postérité artistique. Alors ce retable, je l'ai servi autrement : pendant des années, j'y ai amené des cohortes d'élèves de toutes origines et de toutes confessions, à une époque où on ne craignait pas d'enseigner l'histoire du christianisme. Je croyais alors naïvement que le polyptyque d'Issenheim était universellement connu, pour constater ensuite, avec dépit, que malgré les efforts des uns et des autres, malgré la réputation internationale du musée d'Unterlinden, ce retable exceptionnel, disons-le sans chauvinisme, unique dans d'histoire de la peinture, ce retable était ignoré par une majorité de nos compatriotes. Oui, tous les Français connaissent la Joconde, mais

accrochez donc la Joconde dans la nef du musée d'Unterlinden et vous verrez qu'à côté du retable de Mathis d'Aschaffenburg, la Joconde a l'air d'un petit timbre-poste « parisiennement » médiatisé.
Oui, ce roman a pour ambition de faire connaître le retable, avec les limites posées par l'ampleur réduite de sa diffusion. C'est pour cela, et vous l'avez bien perçu, Monsieur Cardonne, qu'il a un caractère parfois un peu pédagogique : vous n'avez pas utilisé ce terme, qui, c'est vrai, est galvaudé ou qui sent un peu la naphtaline. Mais il est vrai que l'auteur a eu du mal à se départir de sa fonction d'enseignant et de sa volonté, qui aurait pu sembler pesante, d'apporter à son public un peu plus qu'un SMIC culturel qui d'ailleurs ne cesse de se dévaloriser. Dans cette perspective, j'ai mobilisé toutes les ressources disponibles pour informer le lecteur sur les contraintes et les difficultés de la création artistique au début de la Renaissance, mais aussi sur la noblesse, la beauté du geste créatif. Vous avez, Monsieur Cardonne, été sensible aux passages qui évoquent les techniques du peintre et le génie du coloriste. Je n'y ai guère de mérite : le roman historique, genre pourtant parfois décrié, permet, quand il est utilisé à bon escient, de mettre à la disposition du grand public les résultats des recherches entreprises par les spécialistes et je pense notamment à celles du Centre de recherche et de restauration des musées de France sous la direction de Michel Menu. Grâce aux chercheurs, historiens, historiens de l'art, conservateurs, expliquer le retable ne fut pas une tâche difficile. Sauf…

Sauf, quand il a fallu trouver les mots pour traduire cette peinture foisonnante, exubérante, à l'expressionnisme saisissant. Mathis est le frère de ce personnage dont Shakespeare disait : « Il sème derrière lui des royaumes comme d'autres perdent des pièces de monnaie. » Quels mots, par exemple, pour exprimer ce que disent les mains du retable : celles du Christ en croix, celles aussi, torturées, de Marie ou de Madeleine sur le panneau de la Crucifixion ? Mathis s'est servi de mots, ceux de Jacques de Voragine ou ceux de Brigitte de Suède, pour répondre à la commande de Guido Guersi. Mais en même temps, il en a détruit la matrice, leur a donné une autre dimension et nous ne parvenons plus à nommer ce que nous voyons sur les panneaux. Que peuvent les mots face à un tel déchaînement de couleurs et d'émotions ? Que dire quand on passe d'une Crucifixion aussi dramatique à une Résurrection aussi flamboyante. Le respect nous commanderait presque de nous taire, mais quand on cherche à écrire, c'est un peu embêtant.

Vous évoquez dans votre discours une parenté entre Mathis et Goya. Comment ne pas vous suivre sur ce chemin ? Écoutons ce que dit, à propos du peintre espagnol, Jacques Gagliardi dans son ouvrage *Le*

roman de la peinture moderne.« Les visions monstrueuses de Goya brisent net avec une histoire de l'art occidental, qui, depuis les sculpteurs et les peintres gothiques, s'appliquaient à offrir une représentation aimable, accueillante de la terre et du ciel, qui peignaient les saints martyrs de l'Église et qui savaient y mettre ce qu'il fallait de beauté, voire d'érotisme pour qu'on se plut à contempler leur supplice. Cela s'appellera être civilisé. Goya fait pire. Sa main n'est plus au service des apparences, elle se fait presque malhabile pour faire naître l'effroi. De quelles abysses surgissent donc ces figures atroces, de quels temps immémoriaux ces scènes affreuses ? L'œuvre d'un homme en proie au délire ? »

Si expliquer le retable ne fut pas toujours facile, parler de son auteur fut encore bien plus délicat. Qui donc est ce Matthias Grünewald abusivement baptisé de ce patronyme dès le XVIIe siècle ? Comment se fait-il que, dès la fin du XVIe siècle déjà, on ait oublié qui était l'auteur de ce retable prestigieux ? Pourquoi ce peintre n'a-t-il pas d'épigones ? Pourquoi faut-il effectivement attendre le début du XXe siècle pour que d'autres artistes, en l'occurrence les expressionnistes allemands comme Otto Dix et Max Beckmann s'en revendiquent ? Qui était Mathis d'Aschaffenbourg ?

Mathis apparaît, comme l'a écrit Serge Hartmann dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, « comme une comète éclairant l'art de son temps d'une lumière aveuglante avant de se perdre, happé par un trou noir ».

Le polyptyque qu'il peint est le fruit d'une véritable mise en scène. Au bout du compte, le visiteur, même averti, n'est jamais satisfait. Hubert Comte l'a bien compris quand il écrit : « Si on veut comparer le geste de la main [oui, encore des mains] de l'ange de l'Annonciation, à la position de celle de Jean Baptiste désignant le Christ en croix, on est obligé de se déplacer. À ce moment-là on n'a pas nécessairement en mémoire la direction du regard du précédent, la couleur de la peau du visage, la texture de son vêtement. D'où ces allées et ces venues, ces oublis, ces agacements, cette impression – vérifiable – que quelque chose nous échappe. »
Et l'homme ressemble à son œuvre, il nous échappe : il semble avoir pris plaisir à brouiller les pistes. Sa signature est rare, il n'a pas recherché la gloire, il n'a peint aucun portrait lui permettant d'entrer par la petite porte dans le monde des grands, comme l'a fait Hans Holbein en Angleterre. Il n'a pas eu recours à la gravure pour diffuser son œuvre comme Dürer, il n'a pas recherché une position sociale comme Hans Baldung Grien.

Alors, il a fallu se contenter de rares empreintes relevées par les historiens dans la glaise de ce monde rhénan, ce monde commun dont vous avez, Monsieur Cardonne, rappelé l'unité culturelle, celle qui a permis à Maurice Betz d'être à la fois le meilleur traducteur des grands auteurs allemands comme Rilke ou Thomas Mann, mais aussi un contributeur régulier et apprécié de la NRF.

Il a fallu se demander ensuite si, sous la patine cinq fois centenaire du retable, on pouvait trouver l'image de son créateur et enfin, pour ne pas capituler, inviter la fiction au rendez-vous, au risque de choquer ceux qui, comme moi, portent au retable une véritable vénération.

Certes, les historiens nous ont fourni certaines pistes, retenons-en deux ou trois : ce n'est pas par hasard que dans l'inventaire de ses biens réalisé après son décès à Halle en 1528, on découvre vingt-sept copies de sermons de Luther.
Un ou deux exemplaires ne seraient guère significatifs, mais vingt-sept cela fait beaucoup. Ne peut-on pas, avec précaution, en conclure que Mathis s'était rallié à la Réforme et était, au minimum, très critique à l'égard de l'Église catholique, d'autant plus qu'il était le peintre d'Albrecht de Brandebourg, l'homme par lequel est arrivé le scandale des indulgences, prélude de la contestation luthérienne.
Mais il y a plus surprenant : l'inventaire des biens *post mortem* révèle aussi la liste des revendications des paysans insurgés de Souabe en 1525, année du *Bauernkrieg*, de la Guerre des paysans. Et cela, c'est encore beaucoup plus rare.
Ne peut-on pas admettre que Mathis ait pu être ému par les misères de son temps, qu'il ait éprouvé de l'empathie pour ces paysans qui subissaient de plein fouet les tentatives de la noblesse pour réaffirmer durement ses droits sur une paysannerie qui avait réussi à s'émanciper partiellement lors des siècles précédents, ces paysans qu'il pouvait côtoyer tous les jours quand il parvenait à s'échapper de son atelier ?

Alors on peut poser la question : est-il exclu que Mathis ait pu être sensible aux revendications des paysans, voire à la contestation sociale radicale dont le prophète fut à l'époque Thomas Münzer ? La violence de la peinture de Mathis ne rejoint-elle pas l'extrême violence verbale du pasteur de Zwickau ? Bref, peut-on considérer Mathis comme un artiste engagé au sens moderne du terme, dénonçant à sa façon cette période du début du XVIe siècle, dont vous avez, Monsieur Cardonne, raison de dénoncer l'ambiguïté tragique, « laide de souffrances mais grosse, donc belle, des visions qu'elle nous a apportées ». Mathis, peintre engagé, c'est en tout cas l'éventualité retenue par Hindemith

dans son œuvre *Mathis le peintre* écrite dans le contexte du triomphe du nazisme en Allemagne.

Mais, on le constate, les faits sont ténus, la récolte est maigre. La recherche historique a fait chou blanc, ou presque.

Que peut donc nous apprendre le retable lui-même sur le parcours de Mathis, son itinéraire ? À quelle âme correspond la main qui tient la brosse ou le pinceau, qui s'acharne à broyer les pigments les plus extraordinaires ?
On ne produit pas une œuvre pareille sans avoir la foi : une foi profonde mais aussi une foi tourmentée. Mathis n'est pas le seul à se poser des questions angoissantes à propos du Salut : ses contemporains Luther, Geiler de Kaysersberg, Sébastien Brandt et les autres humanistes alsaciens du début du siècle se posent les mêmes interrogations que lui.
Pour moi, Mathis appartient à ce Rhin de la mystique, fondé sur la recherche du dépouillement absolu, d'une ascèse, du renoncement à soi et au monde, pour une union sans intermédiaire avec Dieu.
N'oublions pas non plus que, comme beaucoup d'autres gens de son époque, il baigne dans une ambiance de millénarisme, de fin du monde, d'annonce du Jugement dernier que l'on retrouve aussi chez Geiler de Kaysersberg ou de façon plus virulente, avec une remise en cause totale de la société de son temps, dans les sermons de Thomas Münzer.

La recherche historique malgré les efforts de nombreux « grünewaldologues » a fait chou blanc. Tenter de découvrir l'image du peintre dans les panneaux du retable est hasardeux et déjà fortement subjectif. C'est donc dans cet inconnu laissé ouvert par l'histoire que le romancier peut tenter de s'aventurer. J'ai donc essayé de respecter la loi de la vraisemblance : ce que le lecteur lit est-il plausible compte tenu de l'époque et du lieu ?

Et là il ne s'agit pas seulement de Mathis : les autres personnages aussi doivent être crédibles. Je n'en retiendrai que deux ou trois.
Il est avéré que Hans Holbein l'Ancien vient y peindre les fresques de l'église après le passage de Mathis ; il meurt d'ailleurs à Issenheim en 1524 et le fils Holbein a toutes les peines du monde à récupérer le matériel de son père puisque les Bâlois font un procès aux Antonins d'Issenheim à ce sujet. Ne peut-on pas, quand on regarde le « Christ mort » du Kunstmuseum de Bâle, ce tableau qui a la forme et les proportions d'un cercueil, imaginer qu'au préalable Hans Holbein le Jeune ait vu la dramatique Crucifixion de Mathis ? Oui, j'en suis sûr,

Hans Holbein le Jeune a été présent à Issenheim avant son premier départ pour l'Angleterre.
Je n'ai pas inventé non plus que Hans von Gersdorff était un chirurgien célèbre et qu'il était attaché à l'ordre des Antonins. Il mériterait d'ailleurs qu'on s'intéresse à lui car il illustre à merveille cet humanisme scientifique dont l'Académie d'Alsace a fait son thème fédérateur.

J'ai aussi largement respecté la chronologie des rares faits établis.
Certes il a quelques petites infidélités faites à l'histoire et monsieur Cardonne s'est gentiment abstenu de les évoquer. Mathis est bien mort en 1528, mais, à Halle, pas au couvent des Antonins d'Issenheim. Mais, rappelez-vous le dernier panneau du retable, celui des tourments de saint Antoine. Parmi les monstres issus de l'imagination débridée de Mathis, il y a certainement celui qui attend la défaillance du romancier quand il veut trouver pour son histoire une belle chute, un épilogue sublime. Là, l'histoire a capitulé devant la fiction et j'ai succombé à la tentation. Paix à mon âme. Mais je compte utiliser mes droits d'auteur pour acheter quelques indulgences et réduire mon temps de purgatoire.

Mathis qui a failli être absorbé par le trou noir méritait bien qu'on fasse quelques infidélités à l'Histoire. Mais j'ai surtout voulu le rendre plus familier, le sortir de l'ombre dans laquelle il se cachait. Personne ne peut douter que cet homme avait une belle âme : j'ai essayé de lui donner un peu plus de chair, de vérité humaine dramatique et philosophique, d'épaisseur et je suis sûr qu'à la fin du roman, comme moi, vous l'aimerez car, « il n'y a guère que la beauté intérieure qui ait de la réalité, celle de l'expression religieuse ». Ce passage est extrait de *La Montagne magique* de Thomas Mann et la traduction est, bien sûr, de Maurice Betz.

Pour conclure, voici venu le temps des remerciements : ils s'adressent d'abord à ceux qui m'ont aidé ou soutenu dans ce travail : à mon éditeur Pierre Marchant ; à l'ensemble de ma famille et de mes amis présents dans cette salle ; à Geneviève qui a su apporter des couleurs à ma prose quand celle-ci se faisait un peu terne.
J'ai aussi une pensée pour la société Schongauer qui continue son œuvre de promotion du musée Unterlinden et plus particulièrement pour madame Annick Walker dont le père Paul Ahnne fut lui aussi distingué par l'Académie d'Alsace.
Mes remerciements s'adressent bien sûr, aussi et surtout à l'Académie d'Alsace, à madame Roederer son dynamique président qui essaye d'éveiller un humanisme contemporain, à monsieur Cardonne qui poursuit sans relâche de courageux combats. Vous vous demandez,

Monsieur Cardonne, si « au bout du compte on en aurait pas un peu appris sur Michel Winter ». Je laisse aux miens le soin de vous répondre mais c'est vrai, j'aurais aimé être l'apprenti de Mathis afin de pouvoir, je vous cite, « approcher la vérité de la goutte de peinture au bout du pinceau de Grünewald ».

Cioran aurait écrit un jour : « S'il y a quelqu'un qui doit tout à Jean Sébastien Bach, c'est bien Dieu. »
Cioran ne devait pas connaître le retable d'Issenheim : alors, à sa place, ajoutons simplement : « Ah, si Dieu savait ce qu'il doit à Mathis d'Aschaffenburg ! »

Remise du prix scientifique

À Caroline Oster
lycée Bartholdi de Colmar

le 16 mars 2013

Allocution de Christiane Roederer
Président de l'ASLAA
En présence de madame la proviseure

Parlons de l'humanisme

Nous devrions avoir conscience du poids des mots, de leur latitude et de leur longitude. Dans ce sens, il est intéressant, lorsque l'on parle d'humanisme, de parler d'abord de son antonyme : la barbarie.

Antonyme
La notion de barbarie a perdu son sens ancien d'homme primitif, inculte, étranger pour les Grecs, les Romains et la chrétienté pour revêtir un autre aspect : celui d'amputer l'être humain, de manière brutale et arbitraire, de ses droits et de ses libertés fondamentales définies, d'une part, par la Constitution de 1789 et complétées, d'autre part, par la Convention de Genève de 1947.
Hélas, ces conventions n'ont pas mis fin à la barbarie, puisque nous avons en mémoire : le régime nazi, le Cambodge, le Chili, la Bosnie, le Rwanda, l'Afghanistan, la Syrie…
La barbarie est la marque de l'injustice, de l'exclusion, de l'inégalité.
Mais la barbarie se situe aussi sur d'autres plans moins spectaculaires : la lente destruction de la nature, les techniques de communications qui peuvent transformer l'information, la manipuler, l'appauvrir, ou anesthésier les consciences, le rejet de la culture dans la clandestinité.
Au bout de 30 000 ans d'expériences acquises, l'être humain est aujourd'hui à la charnière d'une nouvelle étape de son évolution.

Et alors l'humanisme ?
On peut s'étonner de l'apparition récente du mot. Il apparaît à partir de 1785 en Allemagne : Humanismus. Nous pouvons retenir deux définitions :
- toute théorie qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement : « le pur humanisme c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme » (Renan) ; soit :
- l'humanisme « ce possible de l'être humain » en marche vers son plein épanouissement.

Quelles sont les racines de l'humanisme ?
L'humanisme s'est édifié au sein d'une civilisation médiévale à bout de souffle. Les cadres des hiérarchies sclérosées, tant féodales que religieuses ou corporatives, avaient subi l'usure du temps. L'humanisme est une révolte contre les abus - les despotismes - les plus criants de l'époque afin que les valeurs humaines et l'individu soient mieux respectées.

Quels étaient ces despotismes ?
- le despotisme temporel incarné par le pouvoir absolu de la royauté ;
- le despotisme spirituel stigmatisé dans la toute-puissance de l'Église (l'Inquisition, le trafic des indulgences, par exemple) ;
- le despotisme littéraire car les Lettres se réduisaient souvent aux textes latins religieux, sclérosés dans leur forme et dans leur contenu.

Ce triple despotisme fut battu en brèche d'abord sur le plan religieux par la Réforme, puis sur le plan des arts et des lettres par une meilleure connaissance de l'Antiquité.

Le terrain était préparé pour la gestation d'une forme de culture nouvelle. Il fallut cependant un certain nombre d'événements pour déclencher le mouvement. Ce fut d'abord la prise de Constantinople par les Turcs et l'émigration progressive de savants et des lettrés byzantins vers l'Italie, l'Espagne, la France.
Ce retour aux sources devint bientôt un des principes fondamentaux des nouvelles tendances rendues possibles :
- d'une part, grâce à l'imprimerie. Les textes anciens furent accessibles à un plus grand nombre ce qui correspondait à une première démocratisation - relative il est vrai - de la culture ;
- et, d'autre part, l'univers jusqu'alors borné au monde méditerranéen, s'est vu subitement élargi grâce aux grandes découvertes, notamment la caravelle, la boussole, qui ont permis la découverte de nouveaux continents.

En 1602, avec Galilée, naît la science moderne, autonome, appuyée sur l'expérience et la raison. Elle se développe avec Descartes et Newton. Enfin l'humanisme des philosophes du XVIIIe siècle est fondé sur la

puissance de la Raison et une foi optimiste dans le progrès. On fait confiance aux « lumières » de la Raison pour libérer l'humanité de ses maux : fanatisme, despotisme et pour promouvoir le bonheur sur cette terre (Voltaire, Diderot, Montesquieu).
Plus tard le romantisme rétablit les droits du cœur, par réaction à l'excès de Raison, tout en renouant ainsi avec la quête de liberté déjà entreprise par la Renaissance.
Enfin l'époque moderne : derrière la grandiose façade des réalisations techniques se profilent les fléaux : guerre atomique, famine, délinquance, révolutions, injustices sociales.

On peut dire en conclusion que la première dimension de l'humanisme est son universalité et sa volonté de tolérance, sa volonté de comprendre tout ce qui émane de l'homme. Il en découle une pensée qui imprime aux sciences notamment, un caractère humain qu'elles pourraient avoir tendance à délaisser (par exemple les manipulations génétiques, la destruction de la nature, les pollutions diverses) souvent par appât du gain. Nous avons des exemples sous les yeux.

L'humanisme européen
Cet itinéraire pourrait être un exercice de mémoire, mais il est aussi introduction à l'humanisme dans notre société européenne puisqu'il s'agit essentiellement de cela. Dans *Les mémoires d'un Européen*, Pierre Pflimlin, l'un des pères fondateurs de l'Europe précise : « L'Europe tout entière et Strasbourg en particulier, ont besoin d'un supplément d'âme, d'un réveil spirituel. L'unité future de la Grande Europe, si elle se réalise, sera essentiellement de l'ordre de l'esprit ».
À la question posée en 1994 à des jeunes de votre âge, représentant 28 nations réunies au Parlement européen de Strasbourg : « Quel humanisme pour le XXIe siècle » ? voici ce qu'ils ont répondu :

- les droits essentiels à tout être humain : droit à la santé, droit au logement, droit à l'emploi, droit à la culture ;
- analyse et étude des nouveaux problèmes mondiaux (pollution, déchets, énergie, qualité de vie) ;
- une nouvelle éducation humaniste pour apprendre l'autre, lutter contre les préjugés, les racismes, en multipliant les échanges interculturels, les rencontres entre jeunes, en favorisant l'écoute des autres, l'intérêt pour les autres, en apprenant aux uns à « vivre comme les autres », à « vivre avec les autres » ;
- une nouvelle approche des médias : pour éviter qu'une dictature des médias développe de nouvelles intolérances, de nouveaux divorces entre les hommes. En un mot apprendre « la responsabilité » de soi et des autres.

20 ans après que diriez-vous ? Ces propositions sont-elles en passe d'être appliquées ? Le monde va-t-il mieux ? Faut-il jeter le bébé (en l'occurrence l'Europe) avec l'eau du bain (en l'occurrence le courage d'entreprendre devant la situation en cette année 2013) ?

Courage… Il arrive dans l'Histoire que le rêve d'une poignée d'hommes se réalise. Robert Schumann, Adenauer, de Gasperi, De Gaulle ont osé poser, après les deux guerres mondiales, les premières pierres d'une grande Europe. Il a fallu attendre 56 ans, soit deux générations, pour transformer l'utopie en réalité.
Aujourd'hui, nous avons tous et toutes à faire vivre l'Europe nouvelle dans la diversité de nos langues avec, en corollaire, la diversité de nos cultures, de nos croyances, des enjeux sociaux et économiques. Je ne crois pas si bien dire…

Que dit le traité de constitution européenne ? « Conscients que l'Europe est un continent porteur de civilisation ; que ses habitants, venus par vagues successives depuis les premiers âges, y ont développé progressivement les valeurs qui fondent l'humanisme : l'égalité des êtres, la liberté, le respect de la raison »…
Plus que jamais ce sont peut-être des objectifs pour vous les jeunes qui devriez passer du rôle de spectateur à celui d'acteur de votre futur, du futur de la planète.
Vous avez la chance d'habiter en Alsace ; la chance d'avoir, à portée de main, le parlement européen de Strasbourg, capitale de l'Europe. Dans quelques mois naîtra après de rudes batailles ce « lieu d'Europe » à côté du Palais des « Droits de l'homme » que quelques citoyens ont porté pendant des années avec foi et engagement. Il vous appartient maintenant de faire vivre ce « lieu d'Europe » encore bien modeste.
L'Alsace commémore cette année le centième anniversaire du départ au Gabon, à Lambaréné, d'Albert Schweitzer, prix Nobel de la paix en 1952, pasteur, théologien, médecin, organiste… Son itinéraire est exemplaire ; son engagement sans faille malgré l'exil, le climat, les difficiles communications, les deux guerres mondiales qui ont failli faire disparaître une œuvre que l'on pourrait qualifier de « romanesque » si elle n'était pas avant tout celle d'un humaniste et d'un scientifique.
Nous fêtons ce jour Caroline Oster, une scientifique. Puisse-t-elle suivre les traces d'un Schweitzer et de bien d'autres scientifiques, notamment notre chancelier Jacques Streith, pour qui la chimie est la passion d'une vie professionnelle exemplaire, tout comme elle l'est pour nos deux confrères, Jean-Marie Lehn, prix Nobel de chimie 1987 et Jules Hoffmann, prix Nobel de médecine 2011.

Nous encourageons notre lauréate à poursuivre dans cette voie, tant la 7e édition d' « Osons la recherche » qui s'est tenue à Strasbourg très récemment a souligné l'intérêt des étudiants pour ces filières. La France a besoin de chercheurs en science, hommes ou femmes. L'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace va lancer en 2013 le grand prix Scientifique… Je souhaite que notre Compagnie puisse un jour remettre ce prix à l'une ou l'autre d'entre vous.

« Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit », écrivait François René de Chateaubriand, mort en 1848, encore loin du XXe siècle et de ses génocides, un homme entre deux rives, entre deux mondes, un visionnaire optimiste par raison ou par volonté ?
Nous parlions du futur. C'est une dimension à la fois obscure mais pleine d'espoir. Devant nos craintes, nos doutes, peut-être est-il rassurant d'entendre Albert Jacquard, généticien, affirmer : « L'homme appartient à l'espèce qui a inventé demain ». Belle formule. Rassurante formule à la condition que nous soyons conscients de notre « humanitude », c'est-à-dire de notre appartenance à un seul peuple.
Nous sommes donc bien arrivés à un point de notre Histoire aussi importante qu'exigeante et c'est à vous qu'il appartient de faire mieux que la génération précédente.
L'Académie d'Alsace que nous avons l'honneur de représenter, souhaite que la rencontre de ce jour puisse laisser quelque trace dans votre mémoire lorsque vous choisirez votre chemin de vie.

Remise du prix de philosophie

À Émilie Elzaouk

Lycée épiscopal de Zillisheim
le 12 janvier 2013

Allocution de Jacques Streith
Chancelier de l'ASLAA

Chère Émilie Elzaouk,

Au nom de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace et au nom de Mme Christiane Roederer, sa présidente, retenue actuellement aux USA, j'ai le grand plaisir de vous remettre le prix de philosophie que nous avons pour tradition d'attribuer tous les ans au meilleur bachelier – ou à la meilleure bachelière – de l'Académie de Strasbourg, et ce sur proposition du recteur, présentement Mme Armande Le Pellec Muller. Vous constaterez que, jusqu'ici, tout s'est passé entre trois femmes et qu'aucune personne de sexe masculin n'a été citée. Que de changements depuis un siècle !

Dans le cadre de mes activités professionnelles, qui étaient consacrées à la recherche scientifique, ma dame de cœur avait été Rita Levi-Montalcini, une neurologue italienne qui pendant trois quarts de siècle a travaillé dans divers instituts italiens et américains sur le système nerveux. En 1962, elle a découvert le facteur de croissance des cellules nerveuses, ce qui lui valut le prix Nobel de médecine en 1986. Il y a quelques semaines, elle nous a quittés à l'âge de 103 ans. Elle n'avait jamais cessé de se consacrer activement à ses recherches et, à l'occasion de ses cent ans, un journaliste lui demandait si elle ne comptait pas prendre une retraite, somme toute bien méritée. Sa réponse fusa : « La retraite n'est pas à l'ordre du jour ! Certes ma peau ne cesse de se rider mais mes travaux de recherche permettent à mes petites cellules grises de rester actives et jeunes ». Alors…

Je vous remets donc, Mademoiselle, le diplôme qui vous distingue, ainsi que l'enveloppe de notre trésorier et vous présente toutes mes félicitations pour vos belles performances scolaires.

Mesdames, Messieurs,
Avant de passer la parole à mon collègue le professeur de philosophie Jean-Paul Sorg, permettez-moi d'exprimer un souhait. Le plus important dans une vie d'homme, ce n'est pas tellement de bien se situer dans l'échelle des innombrables classements des diverses institutions d'enseignement supérieur, dont notre pays est si friand. Le plus important, c'est d'avoir l'esprit d'innovation et la passion d'entreprendre dont les bacheliers ici présents sauront faire preuve au cours de leurs études supérieures et, surtout, dans le cadre de leur futur métier.

Je vous remercie de votre attention.

Prix 2012 – À Émilie Elzaouk

Lycée épiscopal de Zillisheim
le 12 janvier 2013

Le génie du lieu

Par Jean-Paul Sorg

Plutôt que de prononcer, selon l'usage, un discours général sur la philosophie, je voudrais m'attacher ici à relever le génie propre au lieu où nous sommes. Un lieu historique et mythique.

« Est mythe ce qui a la parole pour cause. » J'ai tant de fois entendu parler du Collège de Zillisheim par des anciens. Dans le milieu enseignant, j'ai rencontré plusieurs collègues, en philosophie, en histoire, en allemand, qui sortaient de *Zellesha*. Ils ne disaient pas : du Collège-épiscopal-de-Zillisheim. Dire *Zellesha* suffisait. Ils formaient une sorte de confrérie. Ils s'en étaient échappés, se sentant comme des défroqués presque, mais ils gardaient du respect et de la reconnaissance pour la formation qu'ils avaient reçue et pour leurs maîtres. C'est avec nostalgie qu'ils évoquaient les années d'internat vécues entre ces hauts murs. En entrant, encore des enfants, ils étaient destinés à devenir prêtres, tel était généralement le vœu de la famille et le dessein affiché de l'établissement. Les études suivies ici avaient pour finalité logique la préparation à l'état de clerc au sein de l'Église. Le collège de Zillisheim était le *Petit séminaire*. Ensuite viendrait le grand, à Strasbourg.

Mais beaucoup d'élèves, je crois, et pas les moins bons, s'envolaient vers la fin – et se forgeaient un autre destin. Beaucoup d'appelés, peu d'élus en définitive – mais n'est-ce pas toujours ainsi ? C'est la loi ou la voie de la sélection. Comme dans la nature. Sur mille glands de chêne, combien seront arbres ? Sur mille petites tortues de mer, combien deviendront adultes et viendront pondre leurs œufs sur leur lieu de naissance ? Suffisamment pour que l'espèce se reproduise, que la vie de l'espèce se perpétue. Eh bien, disons avec philosophie, qu'il en allait de même ici – et que les supérieurs, les enseignants, les administrateurs le savaient au fond… Il restait alors toujours assez d'élus pour assurer la reproduction de l'ordre ecclésiastique.

Paradoxe, ironie de la vie : ceux qui s'échappaient puisaient leur énergie spirituelle dans l'éducation même qu'ils avaient reçue. En quelque sorte, le Collège (l'institution) les avait dotés de ressources intellectuelles et psychiques idoines, suffisantes pour leur inspirer l'idée de s'affranchir du destin qu'on avait voulu leur tracer, et c'est sur place même qu'ils avaient acquis la force de s'arracher à leur *alma mater*. J'ai eu la chance de rencontrer trois personnalités remarquables, de trois générations différentes, qui se sont ainsi « libérées » et ont construit leur vie « en-dehors », dans le siècle, mais plus fidèles peut-être en profondeur à « l'esprit de Zillisheim » qu'ils n'imaginaient eux-mêmes.

Le plus ancien, né en 1911, à Leimbach, fils de cheminot, enfant du peuple, a été à la fin de sa carrière mon collègue et ami au Lycée Alfred Kastler de Guebwiller. C'était Robert Kippelen, un « prof de philo » comme on n'en fait plus beaucoup, une figure socratique, un esprit universel, curieux de tout, de l'histoire, de la géologie, de la peinture. Plutôt athée, mécréant en tout cas, mais il ne ratait pas une messe de minuit à l'abbaye de Murbach. Ouvertement marxiste, il avait troqué l'eschatologie chrétienne du royaume de Dieu contre l'eschatologie communiste de la société sans classes ! Il demeurait religieux, à son insu, et homme de foi !
Le second, vous devez le connaître tous, c'est Louis Schittly, né en 1939, « l'homme qui voulait voir la guerre de près » ! Fils de paysans du Sundgau, il avait fait des mains et des pieds pour entrer au Collège de Zillisheim, dans le but d'« apprendre le métier de missionnaire ». Il a fait des études de médecine, s'est engagé au Biafra en 1968, fut cofondateur de l'ONG *Médecins sans frontières*, prix Nobel de la paix en 1999. Un honneur qui rejaillit sur le Collège où il bénéficia d'une formation solide en lettres et en sciences. Dans son livre de souvenirs, il a rendu hommage à quelques-uns de ses « maîtres de Zillisheim » et à l'institution. Son évolution spirituelle l'a conduit vers l'Église orthodoxe. Une façon originale de sa part, dissidente, de rester dans la culture et l'éthique du christianisme.
C'est tout récemment que j'ai fait la connaissance de Serge Tillmann, la cinquantaine, proviseur d'un lycée professionnel de Mulhouse. Il a soutenu l'été dernier une thèse de doctorat sur les prédications d'Albert Schweitzer, un protestant – et libéral ! Cela dans la droite ligne, m'a-t-il dit, de ses engagements et de sa foi. Quand il a quitté le Collège, il était clair pour lui, en raison de ses convictions de chrétien, qu'il ne pourrait accepter d'effectuer son service militaire, il choisit donc, début des années 1980, l'objection de conscience et travailla dans des services civils. Pendant toutes ses années, il avait fait sienne une devise que le préfet des études, l'abbé Eichholzer, devenu supérieur, lui

avait imprimé dans le cœur : *Même si tous, sauf toi !* Voilà le genre de bagages que certains élèves du Collège de Zillisheim emportaient avec eux, quand à la fin ils prenaient leur envol…

À partir de ces trois exemples, vous comprenez mon sentiment de me trouver ici dans un lieu mythique, dont la renommée, la légende est entretenue par les paroles de reconnaissance de nombreux anciens, devenus dans la région des personnalités originales et créatrices. Est mythe ce qui a la parole collective pour source. Le mythe s'accroche à l'histoire. Et ce lieu, même sans son aura mythique, est d'abord historique, il révèle à qui le connaît des facettes brillantes de l'histoire du catholicisme alsacien.
Est historique ce qui a l'écriture des archives pour source. J'ai cherché sur Google, sous www.college-zillisheim.com, j'y ai trouvé des informations pratiques sur l'établissement et des statistiques, mais rien d'historique. Comme quoi : toute la science du monde n'est pas sur le Net ! Je me suis rabattu sur l'*Encyclopédie de l'Alsace* des années 1980, déjà un peu poussiéreuse, et là, j'ai bien trouvé quelques indications, des dates.
Le Collège épiscopal de Zillisheim a été construit de 1866 à 1869, à la faveur de la loi Falloux et à l'instigation de Mgr André Ræss, évêque de Strasbourg depuis 1842 et dont le règne durera plus de quarante ans, un record ! À peine ouvert, le Collège passait sous la tutelle allemande et eut à subir quelques vexations et une fermeture transitoire durant la période du *Kulturkampf* que le chancelier Bismarck mena contre les forces temporelles et spirituelles du catholicisme au sein de l'Empire. Un statut scolaire particulier sera négocié par son successeur et, en 1880, les deux collèges épiscopaux d'Alsace (celui de Zillisheim et celui de Saint-Étienne à Strasbourg) pourront rouvrir. Ils se développeront, deviendront une pépinière des élites alsaciennes, recrutées en grande partie dans les couches populaires, surtout paysannes.
1918, 1940, 1945, ils changeront trois fois de statut national, sans s'altérer intérieurement. Les États-nations fluctuent, vacillent, passent, mais l'Église romaine catholique les transcende de sa puissance universelle, son histoire est plus longue, sa persévérance supérieure. Nous l'observons ici. La longue durée de votre institution, sur bientôt un siècle et demi, est une leçon d'histoire et celle-ci une leçon de philosophie.

Ces trente dernières années, pourtant, sans changement de régime national et politique, sans guerres, que de renversements sur le plan des mœurs et des mentalités, que d'innovations technologiques qui bouleversent les relations humaines et les communications. On peut

soutenir que sur certains points sensibles, la condition humaine a été davantage transformée ces trente et même ces vingt dernières années que durant tout le XXe siècle. Vous avez dû vous y faire, comme tout le monde, comme le monde entier, et vous réussissez admirablement, nous le voyons. Vous avez su obéir à l'impératif de notre temps : se moderniser ou dépérir. Votre établissement est devenu mixte et supra-confessionnel. Une preuve tangible : votre école a « produit », si j'ose dire, une bachelière premier prix de philosophie de l'Académie de Strasbourg et elle s'appelle Émilie Elzaouk ! Nous sommes loin d'un collège épiscopal, petit séminaire, pépinière du clergé alsacien. C'est tout de même une révolution que nous vivons ! Un tel exploit en ce lieu était inconcevable pour vos anciens, il y a un demi-siècle encore.

Le succès de Mlle Elzaouk a des causes multiples : elle le doit d'abord à elle-même, à son talent et à son travail, elle le doit à ses professeurs et à l'ambiance favorable de l'école, etc. L'analyse des causes tend à banaliser le phénomène en question. Restons réceptifs à ce qu'il a d'étrange et de merveilleux, de contingent et de miraculeux. En allemand, le mot *Wunder* a les deux sens : merveille et miracle. Les Évangiles racontent les miracles comme des signes. Ce 20/20 en philo, obtenu en 2012 par une certaine Émilie Elzaouk, est un signe du temps, un signe de beaucoup de choses, pour elle, pour son professeur de philosophie, pour la philosophie elle-même, pour l'école épiscopale, pour le catholicisme de notre temps, pour les non catholiques, pour les croyants et les incroyants, bref pour tout le monde. Où il y a signe, il y a sens et il y a vie.

Remise du prix Schongau

Schongau (Bavière)
29 septembre 2012

Allocution de Christiane Roederer
Président

Monsieur le Maire, Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,
Werter Herr Oberbürgermeister, Werter Herr Präsident,
Werte Damen und Herren,

Nous sommes conviés à une fête exceptionnelle en cette ville de Schongau, berceau de Martin Schongauer si cher à l'Alsace. Ville ouverte sur l'Europe au long de son histoire, il n'est pas étonnant que Schongau puisse fêter, avec fierté et faste, le 50e anniversaire de ses jumelages européens avec la France, l'Italie, la Belgique, la Pologne depuis 1996 et le Royaume-Uni.
Le programme de cette fête est à la hauteur de son héritage historique. Il est aussi l'œuvre de M. Gerbl, de M. Lutzenberger et de leurs équipes sans lesquelles une telle manifestation n'aurait pu naître.
Das Programm dieser Feier ist diesem historischen Erbe gerecht. Es ist auch das Werk von Herrn Gerbl und Herrn Lutzenberger und ihren Mitarbeitern, ohne die eine solche Veranstaltung nicht zustande hätte kommen können.
Schongaus Beziehungen zu Colmar sind besonderer Art, haben sie doch ihren Ursprung in feierlichen Preisübergaben an abwechselnd deutsche und französische Autoren literarischer Schöpfungen.
Ich möchte bei diesem Anlass auch andeuten, dass unsere Akademie vor kurzem den sechzigsten Jahrestag ihrer Neugründung gefeiert hat in Issenheim im Namen des Retabels von Mathias Grünewald.
Pour célébrer sa soixantième année de dynamisme et les deux siècles et demi de la tradition académique régionale, notre Compagnie a choisi de se raccrocher à un autre anniversaire, celui du demi-millénaire d'une

œuvre majeure de l'art mondial, le retable peint par Grünewald pour la chapelle de la commanderie des Antonins d'Issenheim.

Anlässlich dieses Jubiläums freut es uns, dass unsere Akademie dank der Unterstützung der Kulturstiftung des Kreissparkasse Schongau, einem deutschen Historiker aus Bonn, nämlich Herrn Donatus Düsterhaus, huldigen kann. H. Düsterhaus ist zur Zeit in der Nationalbibliothek der Straßburger Universität als Beauftragter für wissenschaftliche Forschung und internationale Beziehungen tätig.
Den Preisträger und sein Werk "Die Revolution als Schwester des Krieges" wird uns Herr Professor Bernard Vogler präsentieren.
Herr Düsterhaus ist vollkommen dreisprachig und gehört dieser Generation für die Europa und die internationalen Beziehungen verpflichtende Begriffe sind. Er ist Historiker und gehört auch zu jenen Menschen, die das Gemeinwohl als höchstes Ziel betrachten.

Und da wir schon auf die Geschichte unserer Beziehung zu Schongau zurückgreifen, möchte ich daran erinnern, dass es am 12. bis 13. September 1959 war, als wir zum ersten Mal in Schongau zu Gäste waren.
Es kam da zu einem prunkvollen Empfang in Anwesenheit bedeutender deutscher Persönlichkeiten, und mit dem Beitrag der bayrischen Akademie für Wissenschaft, Kunst und Literatur.
Später empfingen unsere Akademie und die Stadt Colmar die Bayrischen Akademien und die Akademie für Sprache und Dichtung. Es kam dabei zu interessanten gekreuzten Vorträgen.
So brachte Professor Hans Rheinfelder für Deutschland « Lamartine als Dichter und Staatsmann », derweil sprach Professor Robert Minder im Namen unserer Akademie über « Schiller und sein Verhältnis zu Frankreich ».

Es geht darum das Bindeglied zwischen der lateinischen und der germanischen Kultur ins Licht zu stellen. Durch den Ausdruck seiner Doppelkultur hat Donatus Düsterhaus das Erbe sowohl ihrer reichen Geschichte als ihrer grundlegenden Lehre angetreten. Diese Verbindung ist umso ergreifender als Professor Schindling, einer der Meister unseres Preisträgers, im Jahre 1970 den Schongaupreis erhalten hat.
Il s'agit donc bien de souligner le point de jonction entre les cultures latine et germanique, si riches dans leur histoire et dans leurs enseignements, dont Donatus Düsterhaus est l'héritier. Cette filiation est d'autant plus émouvante que le Professeur Schindling, l'un des maîtres du lauréat, a reçu le prix Schongau en 1981.
Daraus ergibt sich auch die Bedeutung dieses Preises der von Generation zu Generation dauernde Bande knüpft sowie er auch Schongau und Colmar für die Fortdauer ihrer gemeinsamen Bestrebungen verpflichtet.

Laudatio des Doktors Donatus Düsterhaus

Lauréat

Par le professeur Bernard Vogler

Herr Donatus Düsterhaus, 1977 in Bonn geboren, hat seine Studien in Geschichte in Tübingen und Aix-en-Provence vollbracht. Er hat in Tübingen mit Professor Anton Schindling, promoviert über "Die Revolution als Schwester des Krieges. Deutungen und Wahrnehmungen von Lutheranen im Elsass in der Zeit der Französischen Revolution und des Napoleonischen Empires (1789-1815)". Die Arbeit ist 2011 beim Verlag Aschendorff in Münster erschienen. Diese Studie stammt aus dem Forschungsprogramm an der Universität Tübingen über Kriegserfahrungen in der Frühen Neuzeit.

Sie zeigt wie die politischen Umwälzungen des Elsass unter den verschiedenen Phasen der Revolution und während den Kriegen des napoleonischen Kaiserreiches von dem lutherischen Teil der elsässischen Bevölkerung (ungefähr ein Drittel) wahrgenommen und interpretiert wurden.

Die Arbeit beginnt mit einer Darstellung des Elsass am Vorabend der Revolution als eine erlebte Realität durch ihre Eliten in der Versammlung der Vertreter der Provinz (Assemblée provinciale). Das Akzent wird auf die Lutheraner gelegt : die Geographie, Bildungseinrichtungen (Gymnasium und Blüte der lutherischen Universität in Straßburg), gesellschaftliches Leben, Schwierigkeiten des Zusammenlebens mit den Katholiken, besonders in den Simultankirchen. Der Autor untersucht die verfassungsrechtliche Stellung der Protestanten, wie die Trennung von Kirche und Staat und die Organischen Artikel von 1802.

Anschließend untersucht er die Stellung der Lutheraner zur Revolution in zahlreichen gedruckten Predigten, die bisher wenig bekannt und untersucht wurden. Während den Unruhen im Sommer 1789 stellt

der bekannteste Prediger seiner Zeit Johann Lorenz Blessig die typisch lutherische Idee der Obrigkeit und der Treue zur existierenden Gesetzgebung vor. Während den Jahren 1790-1792 legt die große Mehrheit der Pfarrer eine starke Loyalität an den Tag, besonders für die Verfassung von 1791.

Aber 1792, nach dem Kriegsausbruch und mit der Entwicklung zu Gewaltmaßnahmen, kommt es zum Bruch zwischen den Protestanten und der Revolution. Zu Beginn gibt es zahlreiche Freiwillige, im Unterschied zu den Katholiken. Die Pfarrer sprechen von göttlicher Vorsehung und nehmen eine rechtmäßige Haltung ein. Aber die Einführung eines Terrors und Verfolgungen von Protestanten : Schließung der Kirchen, Beschlagnahme der gottesdienstlichen Gegenstände, Abschwören ihres Glaubens etlicher Pfarrer, Verfolgungen, Verhaftungen etlicher Pfarrer in der Jahren 1793-1794, haben als Folge eine Distanzierung gegenüber dem Regime.

Diese schwierige Periode wird als ein Zeichen der göttlichen Vorsehung interpretiert, das Bild Gottes als des Retters und eine pädagogische Funktion, um die tägliche Angst und die Verfolgungen zu bewältigen, braucht der Protestant Glaube und Religion.
Der letzte Teil beginnt mit einer Ausführung über Friedensfeiern und Friedensgebete um 1800. Die Rückkehr des Friedens zwischen 1797 und 1802 wird als der Beginn einer neuer Glücksperiode angesehen. Der Krieg wird als eine Strafe Gottes und Gott als Retter, Richter, Lenker und Stifter des Friedens dargestellt.

Die Strukturen der Kirchen werden durch die Veröffentlichung der Organischen Artikel 1802, die heute noch die evangelische Kirche im Elsass und Mosel Departement strukturieren, reorganisiert. Die Veröffentlichung gibt Anlass dazu, den Ruhm Napoleons zu fördern. Der Autor erforscht die Haltung der Lutheraner gegenüber dem fast ständigen Krieg und den zahlreichen Einzügen junger Rekruten in die Armee. Um das politische Verhalten auf positiver Weise zu bestimmen, haben die Behörden Feier- und Gedenktage eingesetzt : den Geburtstag Napoleons (15. August), den 2. Dezember anlässlich seiner Krönung und seines Sieges in Austerlitz, der übrigens auf das übliche Erntedankfest fällt, sowie gelegentlich bei besonderen Anlässen wie anlässlich der Schlacht von Friedland und der Friedensschlüsse von Tilsit (1807).

Ab 1806 wird eine Praxis der Auftrag- und Circularpredigten eingeführt und stark institutionalisiert. Die Aufforderungen des Straßburger Direktoriums an die Pfarrer enthielten Predigtanweisungen über

die Krönung, den Sieg oder Frieden. Aber mit den Jahren sank die Zustimmung der Pfarrer für Dankreden bei blutigen Siegen, was als Folge hat das zahlreiche Pfarrer mit Hilfe von Wendungen und rhetorischen Mitteln den vorgegebenen Anlass der Predigt rasch abhandeln, um sich dann anderen Themen fernab von Napoleon und dessen Kriegen zu widmen. Als Deutungsmuster erscheint Gott besonders als Retter, göttliche Vorsehung mit passenden Bibelstellen und Kriegslegitimation, um wieder Frieden herzustellen nach einem gerechten Krieg. In den Predigten wird auch auf das Mitgefühl der Christen mit den Opfern des Krieges angespielt und die Gehorsamspflicht der Obrigkeit gegenüber, was die Pfarrer in eine enge Beziehung zur christlichen Vaterlandsliebe setzen. Es werden besonders alttestamentarische Bibelzitate, Motive und Assoziationsfelder benutzt.
Die Arbeit ist sehr vielschichtig und hat viele noch wenig erforschte Themen aufgeackert.
J'en viens aux apports. Cet ouvrage fait partie d'un programme de recherche de l'université de Tübingen sur les *Kriegserfahrungen* (expériences du vécu de la guerre) et il y ajoute la particularité d'être associé à l'histoire d'une Révolution. Au départ il était prévu en parallèle avec une recherche sur les catholiques, qui s'est perdue dans les sables. Durant ce quart de siècle de la Révolution et de l'Empire, les protestants, comme toute la population alsacienne, ont été profondément secoués par les troubles, les mutations politiques et sociales et par la guerre quasi permanente. Si les opérations militaires en Alsace même ont été limitées au début et à la fin de la période, l'Alsace a en revanche beaucoup souffert des réquisitions et des pertes en vies humaines. Les protestants se montrent au début largement favorables à la Révolution, qui leur apporte l'égalité des droits et ne confisque pas leurs biens d'Église. Le raisonnement des pasteurs s'appuie sur des versets de l'Ancien Testament et des textes de Luther sur la soumission à l'autorité. Les résistances sont rares, les luthériens, qualifiés de citoyens modèles, sont comparés au peuple élu.

Mais, de 1793 au Directoire, les persécutions liées à une double guerre, intérieure contre la religion et extérieure face à presque toute l'Europe monarchique, sont perçues comme un châtiment divin. Le pasteur Oberlin y voit même l'annonce de l'Apocalypse.
Vers 1800, la signature de plusieurs traités de paix et le retour à une certaine stabilité intérieure fait percevoir Dieu comme un sauveur et les militaires tombés à la guerre sont considérés comme « morts pour la patrie », une expression qui va devenir aux XIXe et XXe siècles un des piliers du patriotisme français. Les Articles organiques de 1802 sont

considérés comme un traité de paix de religion qui accorde l'égalité aux protestants et encourage leur soutien au régime.

Parmi les moments forts du travail figurent les prédications circulaires qui réduisent l'autonomie des prédicateurs et les dizaines de prédications imprimées conservées qui, en raison de la censure, adoptent toutes une attitude positive envers Napoléon, avec deux thèmes majeurs : les victoires militaires sont l'expression de la volonté divine et le qualificatif de « juste » légitime les guerres. L'Église luthérienne est désormais prise dans un système étatique, sans d'ailleurs que cela lui porte tort, car la religion vers 1800 occupe encore une place centrale dans la vie privée des luthériens, comme moyen de réconfort et pour maîtriser les malheurs.

Il s'agit d'un travail de grande qualité, qui sait allier avec justesse les apports des historiographies allemande et française, de sorte que le lauréat mérite largement le prix Schongau de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace.

Séance publique d'hiver

dimanche 3 février 2013
Colmar, atelier de Claude Oberlin

Chères Consœurs, chers Confrères,

Nous voici au cœur de l'atelier d'un esthète. Nous connaissons le peintre, délicat coloriste, nous découvrons une autre facette de sa riche personnalité.

Claude Oberlin a un double mérite : celui de nourrir nos connaissances architecturales et linguistiques. Je m'explique : qui, en dehors des initiés, s'intéressait aux signes lapidaires souvent cachés sur les pierres des cathédrales et surtout qui connaissait le mot étrange et pourtant si précis de glyptographie ?
L'invitation à laquelle vous avez répondu nombreux et avec enthousiasme porte en titre : « À la découverte de la glyptographie : de la carrière au chef-d'œuvre, la signature du travail accompli ». Un titre qui correspond à l'idéal académique et au rôle de Claude au sein de notre Compagnie : découvrir, conserver, partager. Il va nous conduire dans les dédales de son passionnant travail à travers toute l'Europe. En quelques années, Claude – accompagné de son épouse – est devenu un spécialiste, chargé notamment d'organiser le colloque mondial en 2014 à Colmar. Une belle reconnaissance dont nous sommes si heureux pour lui.

Permettez-moi un petit détour – sans prétention − dans la sémantique, rien que pour le plaisir de susciter une discussion. La beauté et le beau sont-ils synonymes ? La beauté n'est-elle pas une notion plus matérielle avec ses multiples déclinaisons et le beau, n'est-ce pas un élément d'appel vers l'Absolu, vers une transcendance ? Faut-il croire Mme de Staël lorsqu'elle affirme : « Ce qui est vraiment beau, rend l'Homme meilleur » ?

Nous faisons donc aujourd'hui cette double expérience de la rencontre de la beauté et du beau. Nous emporterons une partie importante de

ce que des artistes, des artisans connus ou inconnus ont laissé dans la pierre tant il est évident que l'être humain a besoin pour entreprendre de laisser une trace. C'est l'une des tragédies de nos sociétés modernes de noyer l'être humain dans l'anonymat.

Laisser une trace… Témoigner de sa tragédie de jeune alsacien en 1939, c'est sans doute le ferment de l'œuvre d'André Weckmann qui vient de poser définitivement sa plume.

J'ai retrouvé dans la synthèse de l'activité académique 1950-1970 rédigé par le président Spaeth et Mme Gilodi, qu'André Weckmann a fait partie des membres fondateurs de notre Compagnie dès 1951. Je n'ai cependant pas trouvé d'autres participations notamment aux conférences ou aux soirées poétiques.
Je suis particulièrement heureuse d'accueillir notre confrère Peter André Bloch qui souhaite présenter et offrir à notre Académie l'édition complète des œuvres poétiques d'André Weckmann. Qu'il en soit vivement remercié.
Je signale que *La Revue Alsacienne de littérature* dans son n°118 a rendu hommage à André Weckmann à travers plusieurs textes, notamment celui de notre confrère Jean-Paul Sorg.

J'ai à présent le plaisir de donner la parole à Claude Oberlin en sa passion de la glyptographie.

Christiane Roederer

Mon atelier de glyptographie

Par Claude Oberlin

La glyptographie est la science qui a pour objet l'étude des pierres gravées. Cette tradition remonte à l'Antiquité. C'est sans doute l'un des tout derniers sujets de l'histoire de l'humanité qui n'a jamais été traité dans son intégralité et qui, je pense, ne pourra jamais l'être tant son champ d'application est considérable.
Qu'importe la durée, l'essentiel est d'entreprendre la mise en place d'une banque de données qui pourra être mise à la disposition des historiens et des chercheurs, avec, pour appui, un corpus non exhaustif des marques lapidaires. Nous avons besoin de savoir ce qu'elles portent comme messages, ce que ces hommes d'un autre temps voulaient nous transmettre comme information en gravant la pierre. Les marques des tailleurs de pierre se trouvent à toutes les époques de l'humanité et dans presque tous les pays de la planète. De l'Égypte ancienne à la Grèce, de l'Empire romain à l'Europe centrale, en passant par le Pérou, les marques lapidaires n'ont pas de frontière.

Je me suis pour ma part intéressé aux signatures des tailleurs de pierre des époques médiévales. Ces marques se trouvent sur la majorité des édifices romans, gothiques et de la Renaissance, à travers l'Europe en particulier.
Leur raison d'être au premier abord est de pouvoir identifier le tailleur qui, de ce fait, pourra être payé pour le travail accompli. Cette raison semble évidente. En effet, le tailleur ne façonne pas forcément son bloc sur le chantier, mais très souvent en carrière. D'autres hommes se chargent du transport des blocs vers l'édifice en construction, puis des maçons à leur tour scellent la pièce à l'emplacement qui lui est destiné. Une fois les blocs définitivement positionnés, le maître va pouvoir compter les pierres équarries de chacun de ses tailleurs et les rémunérer comme il se doit. C'est pourquoi la marque lapidaire du tailleur se trouve sur le côté visible du parallélépipède ou en façade de la pièce, plus finement ciselée quand il s'agit d'un élément plus élaboré.
Ces marques sont quelquefois porteuses de symboles, de messages, aussi bien dans le Saint Empire romain germanique que dans le royaume de France. Il en est probablement de même dans les autres pays du monde. Les marques sont souvent très différentes d'un chantier à l'autre, d'une cathédrale à l'autre.

En règle générale, les tailleurs de pierre laïques signaient leur travail pour être payés alors que les tailleurs monastiques ne laissaient pas de marque, leur passage sur terre se faisant dans l'humilité, la prière et le travail. Travail pour lequel ils n'étaient pas rémunérés.

L'intérêt de l'étude des marques est considérable. Souvent, une simple marque sur un édifice permet de dater celui-ci avec une grande précision, grâce à la banque de données. Sur certains édifices, les hommes du XIIe siècle ont expliqué, grâce aux marques lapidaires, comment ils ont réalisé la construction de l'édifice. Ne sachant ni lire ni écrire, graver une marque archaïque, souvent très simple, remplaçait parfaitement de longues explications.
La préservation de ces marques doit être une priorité, au même titre que l'édifice lui-même et que la statuaire. Elles sont le témoignage vibrant de ces hommes de l'art, qui nous ont légué ce patrimoine des époques les plus reculées de notre histoire.

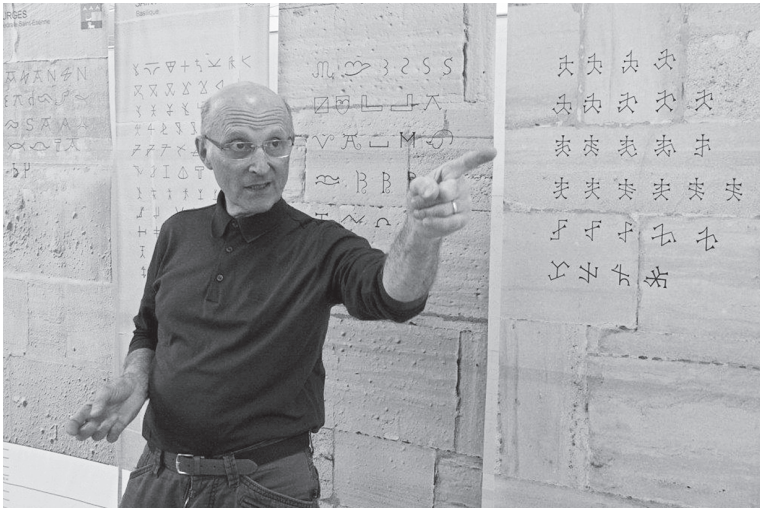
Une restauration des façades provoque une perte de matière qui a pour conséquence une perte des connaissances sur l'édifice en question ; les marques lapidaires en sont les premières victimes. Leur gravure étant souvent peu profonde, l'érosion et les restaurations ont trop souvent raison d'elles et accélèrent leur disparition.
Chaque tailleur ayant sa propre marque durant tout le chantier, voire durant toute sa vie professionnelle, le nombre de marques identitaires différentes permet de se faire une idée précise sur le nombre de tailleurs qui intervenaient sur l'édifice. Quelquefois, la marque de l'architecte ou du maître apparaît clairement à un endroit stratégique de l'édifice, et de temps en temps ressort, de la nuit des temps, le nom du personnage.

La marque lapidaire est un puits d'informations pour les historiens de l'art, pour les architectes restaurateurs, mais aussi pour les sciences auxiliaires de l'histoire, pour la sémiologie, etc.… Elle est une page d'histoire pour les archéologues, ethnologues, paléographes, héraldistes…
Ces hommes « de la pierre » avaient des connaissances que nous ne soupçonnons pas. Leur savoir-faire millénaire se transmettait de génération en génération pour s'arrêter brusquement au début du XXe siècle ; l' invention de l'acier et du béton a eu pour conséquence l'arrêt des belles constructions en pierre de taille.
De l'extraction de la carrière jusqu'à la position du parallélépipède sur l'édifice, tout était gravé grâce à certaines marques utilitaires. Les tailleurs connaissaient parfaitement la richesse des forces telluriques de la carrière, l'enseignement sur ce sujet leur avait été transmis par

les Anciens, depuis la nuit des temps. La pierre possède en elle-même un potentiel de forces que ces hommes avaient intégré dans leurs connaissances. Ils savaient qu'en inversant les pôles par le transfert d'ions, ils pouvaient créer de véritables courants magnétiques qui risquaient de provoquer l'altération accélérée du parallélépipède mal positionné. Certaines marques utilitaires permettaient de positionner le moellon équarri dans le sens d'extraction de la carrière, ceci pour respecter le sens de la polarité de la roche et de ce fait ne pas voir apparaître de délitement.
Les marques utilitaires avaient encore bien d'autres fonctions : celles de la hauteur d'assise ou utilitaire, de pose, de localisation, de provenance, etc, qui étaient indispensables à la construction d'une cathédrale.

Des travaux ont été entrepris par de nombreux chercheurs à travers le monde, il faudrait peu de choses maintenant pour que ces chercheurs se retrouvent et échangent leur savoir, leurs recherches, leurs découvertes et interprétations sur le sujet.
Ces hommes de l'art nous ont légué ce patrimoine que nous devons préserver pour le transmettre aux générations futures afin de valoriser leur mémoire.

Consultez mon site : www.glyptographie.fr
Voir un film de 7 minutes sur ce site sous l'Actualité – « GENS D'ICI ».



Claude Oberlin

Éléments des salles d'exposition (atelier Claude Oberlin)

In memoriam

Jean-Mathis Horrenberger

Fondateur du musée français du chemin de fer à Mulhouse

Strasbourg 23.1.1929 – Mulhouse 11.8 2012

L'idée d'un musée du chemin de fer remonte au début du XXe siècle, lors de la clôture de l'exposition universelle de Paris. En 1944, l'idée resurgit. On suggère alors plusieurs sites (à Paris évidemment) : le Grand Palais, la gare Montparnasse, le dépôt du Champ de Mars ou encore la gare des Invalides. Mais la SNCF a fort à faire pour réparer les infrastructures détruites par la guerre et relancer le transport ferroviaire sur des bases nouvelles. On comprend qu'elle pouvait difficilement s'occuper à l'époque de la mise en valeur de son patrimoine en dépit de l'intérêt personnel de son directeur général, M. Louis Armand. Sa raison d'être était de gérer l'avenir. Il faudra attendre 1961 pour que la Direction du matériel et de la traction décide de regrouper les matériels réservés dans un ancien dépôt à Chalon-sur-Saône. La même année, un jeune Mulhousien, M. Jean-Mathis Horrenberger, passionné depuis longtemps par le transport ferroviaire, présente à la Société Industrielle de Mulhouse (SIM) un projet de musée du chemin de fer. Il a 32 ans et dirige une entreprise textile, Gluck SA, spécialisée dans la filature de laine peignée. C'est un homme actif qui sait ce qu'il veut. Président des Jeunes patrons à Mulhouse (CJP), membre influent de la CCI où il est en charge de la formation permanente (création du GIFOP), intéressé par le développement de l'Enseignement supérieur à Mulhouse (transformation de l'École de filature, tissage et bonneterie en École supérieure des Industries textiles et son rattachement à la jeune université de Haute Alsace). Son emploi du temps est chargé, toujours utile à son entreprise et à la collectivité. Il voyage beaucoup pour ses affaires, évidemment la plupart du temps en train, le transport aérien n'ayant pas atteint à l'époque l'importance qu'on lui connaît aujourd'hui.

Sa passion pour le chemin de fer remonte à l'enfance. Dans son livre de souvenirs publié en 1997 (*Le musée français du chemin de fer, une utopie devenue réalité*), il raconte qu'avant la guerre, étant enfant et

habitant à Thann où son père était professeur d'allemand, il grimpait impatiemment presque tous les dimanches et pendant les vacances dans les trains de voyageurs de l'époque pour aller en montagne ou rendre visite à sa famille dans la vallée de Saint-Amarin. Il est littéralement fasciné par les locomotives à vapeur, les chuintements de la lourde machine, l'odeur de l'huile, la prise d'eau à chaque gare, les voies qui se croisent, les aiguillages qui crissent… Il sait mieux que quiconque ce que l'Alsace doit au chemin de fer depuis la ligne Mulhouse-Thann, longue de 21 km, lancée par Nicolas Kœchlin, patron de la SACM en 1839, l'une des premières lignes en France après Paris-Saint-Germain.

Abonné de longue date à *La Vie du rail* et à *La revue des chemins de fer*, il suit de près les travaux de rénovation et les déplacements des matériels historiques que conserve la SNCF à Chalon-sur-Saône, remis patiemment en état par quelques mordus, la plupart du temps anciens cheminots. Après quelques années de gestation l'Association du Musée du chemin de fer est créée en 1969 avec le concours de la SIM, non sans mal d'ailleurs. Quelques personnages âgés, égoïstes et incompétents s'opposent en séance au projet présenté avec son assurance habituelle par M. Horrenberger. « Ce jeune homme n'y connaît rien, disent-ils, il n'est même pas polytechnicien, il est dans le textile, qu'avons-nous à faire à Mulhouse d'un Musée du chemin de fer, il n'y a pas de tradition ferroviaire ici, ça va coûter très cher, il n'y aura jamais assez de visiteurs… », position critique et négative de quelques notables, ceux qui vivent au siècle passé, qui n'ont jamais rien fait et qui ne veulent surtout rien changer ! Heureusement, le président de la Société industrielle, M. Philippe Brandt et le Dr Paul Vonderweit, qui ont l'un comme l'autre dépassé les 75 ans, soutiennent fermement le projet. « Ce jeune homme a raison, il faut prendre des risques, aller de l'avant. Nous lui faisons confiance. À son âge, nous avions, nous aussi, des tas de projets pour nos études, nos entreprises, notre ville et notre pays ! Les « anciens » nous ont critiqués, dénigrés, bridés, nous n'avons pas pu réaliser nos rêves, c'était impossible. Aujourd'hui, il faut soutenir ce jeune homme et son initiative intéressante ». 45 ans plus tard, je n'ai pas oublié ces paroles. Les rappeler est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à ces personnes, ainsi, évidemment, qu'au porteur du projet

Le Conseil de la SIM donna donc son accord, dégagea, avec le concours de la Chambre de Commerce, quelques subsides pour les frais de gestion et les premiers déplacements, acceptant en outre de fournir un bureau et quelques moyens de secrétariat pour la nouvelle association. Le maire de Mulhouse, Émile Muller offrit le terrain, la SNCF mit à disposition du

Musée la rotonde d'un ancien dépôt de locomotives à Mulhouse-Nord, la presse locale soutint l'initiative et permit rapidement de trouver dans les milieux ferroviaires les premiers membres de l'Association. Nous bénéficiions enfin à Paris du concours d'un autre passionné du chemin de fer à vapeur, un historien des techniques ferroviaires, Michel Doerr, qui deviendra le premier directeur du musée.

Pour s'assurer du sérieux de l'affaire, la SNCF dépêcha alors à Mulhouse, au printemps 1970, l'un de ses anciens directeurs, l'ingénieur général Garraud. Le déjeuner à l'hôtel du Parc réunissait, outre JM. Horrenberger, le maire de Mulhouse, socialiste, le député gaulliste Zimmermann, le président centriste du Conseil général George Bourgeois, le président Brandt, le représentant de la CCI et le sous préfet Lem. Chacun eut à cœur de défendre le projet et assura qu'il y participerait financièrement en temps utile si la SNCF donnait le feu vert. M. Garraud fut visiblement impressionné par le consensus des personnalités locales. Il avoua quelques années plus tard qu'une pareille unanimité, pas si fréquente dans une ville ou une région, l'avait convaincu. Il rendit donc un rapport favorable au président de la Compagnie nationale. Quelque mois plus tard les premières locomotives en provenance de Chalon arrivaient à Mulhouse. Le bâtiment provisoire du musée fut inauguré par M. Ségalat, président de la SNCF, le 3 juillet 1971 et ouvert au public le jour même.

Le succès ne se fit pas attendre, 100 000, 150 000 puis 250 000 visiteurs dès les premières années. Il fallut bientôt construire un nouveau musée, non loin de là, à Mulhouse - Dornach, lancer à côté du musée une Géode pour présenter des films en relief sur un écran de 360° qui, malheureusement, en raison des tarifs pratiqués, ne rencontra pas le succès espéré. Enfin, largement soutenu dans les années 80 par le député-maire de Mulhouse, Jean-Marie Bockel, le musée fut agrandi. Du même coup, le matériel ferroviaire mis à disposition par la SNCF se trouva multiplié, enrichi, présenté avec des animations pédagogiques et des démonstrations pour le grand public. La publicité sur l'aspect culturel et technique du musée, qu'on appelle aujourd'hui la communication, fut l'occasion de plusieurs livres, de nombreuses publications dans la presse nationale et internationale, d'émissions TV jusqu'au Japon. Au cœur de l'Europe, la Cité du train était née, faisant de Mulhouse, avec le Musée de l'auto, le musée de l'Impression sur étoffes, celui du papier peint et Electropolis (EDF) la ville des musées techniques.

Merci Jean-Mathis. Tu étais membre de l'Académie d'Alsace, attaché comme tel à ta région et à l'humanisme rhénan où l'homme et la

culture rejoignent toujours l'économie. Tu nous laisses un exemple, des souvenirs très forts et émouvants. Tu laisses surtout à Mulhouse un joyau que d'autres villes nous envient : ton musée, notre musée.

Lucien Cendré

PRIX ATTRIBUÉS

PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'ALSACE

I Grand prix de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace

Le Grand prix de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace est fondé en 1973 par Madame René Spaeth en souvenir de son mari, René Spaeth − connu en tant que poète sous le nom de René d'Alsace −, président fondateur de l'Académie. Cette distinction est décernée annuellement de 1973 à 1997. Puis tous les deux ans à partir de 1999 en alternance avec le prix Maurice Betz. D'une valeur de 1 500 euros, ce prix financé par l'Académie, récompense l'ensemble d'une œuvre littéraire, historique, artistique ou scientifique, consacrée à l'Alsace. Depuis 1996, la cérémonie de remise du prix se déroule au mois de novembre lors du Salon du livre de Colmar.

II Prix Maurice Betz

Le prix Maurice Betz est créé en 1958 par Madame Maurice Betz, en mémoire de son mari. Homme de Lettres, né à Colmar (1898-1946), il fut également le traducteur de Rainer Maria Rilke, ainsi que des œuvres de Goethe, Thomas Mann, Nietzsche. Cette distinction est décernée tous les ans jusqu'en 1996, puis tous les deux ans à partir de 1998. D'une valeur de 1 500 euros, ce prix financé par l'Académie, est attribué à un écrivain d'Alsace pour une œuvre littéraire. La cérémonie de remise des prix se déroule au mois de novembre lors de Salon du livre de Colmar.

III Prix de la Décapole

Le prix de la Décapole est créé en 1992 à l'initiative du président d'honneur Raymond Oberlé. Ce prix est décerné « à l'auteur d'une œuvre littéraire, scientifique, artistique, consacrée si possible à la Décapole,

son passé, son présent ou son futur, aux intérêts communs des villes décapolitaines, à leurs rapports entre elles et conforme à l'esprit qui avait animé la Décapole ». Attribué chaque année, ce prix, d'une valeur de 1 500 euros, est financé par les 11 villes de la Décapole (à raison de 210 euros par ville) : Haguenau, Colmar, Sélestat, Kaysersberg, Landau, Mulhouse, Munster, Obernai, Rosheim, Turckheim, Wissembourg. La cérémonie de remise du prix de la Décapole se déroule, à tour de rôle, dans chacune de ces villes.

IV Prix Kulturstiftung der Kreissparkasse Schongau (ex prix de la ville de Schongau)

Le prix de la ville de Schongau, fondé en 1962, lors de la signature du jumelage entre les villes de Schongau et de Colmar, est remplacé depuis 2012 par le prix de la Kulturstiftung der Kreissparkasse Schongau, Bavière. Ce prix d'une valeur de 1 000 euros, est attribué tous les deux ans, alternativement à un lauréat français et allemand. Cette distinction est remise à des personnes qui, par leurs ouvrages publiés, leurs activités professionnelles ou sociétales ont contribué au renforcement des relations entre la France et l'Allemagne. Le choix du lauréat, proposé par le Comité directeur de l'Académie, est soumis à l'approbation de la Kulturstiftung der Kreissparkasse Schongau.

V Prix scientifique

Le prix scientifique, créé en 1962 par les professeurs Perny et Ribon – avec approbation du recteur de l'Académie de Strasbourg – est attribué chaque année à l'élève ayant obtenu la meilleure moyenne au baccalauréat scientifique. D'une valeur de 500 euros, ce prix est financé par l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace. La remise du prix se déroule, en principe, au lycée du récipiendaire.

VI Prix philosophique

Le prix de philosophie, créé en 2007 à l'initiative du président Bernard Pierrat, avec approbation du recteur de l'Académie de Strasbourg, est attribué chaque année aux élèves ayant obtenu la meilleure moyenne au baccalauréat de philosophie. D'une valeur de 500 euros, ce prix est financé par l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace. La remise du prix se déroule, en principe, au lycée du récipiendaire.

VII Prix Jeunes talents

Cette distinction est décernée tous les ans à un étudiant de l'École européenne des arts décoratifs de Strasbourg pour l'originalité de ses créations. D'une valeur de 500 euros, le prix Jeunes Talents, financé par l'Académie, est décerné à partir de 2003 en remplacement du prix Robert Beltz. La cérémonie de remise des prix se déroule chaque année au mois de novembre lors du Salon du livre de Colmar.

VIII Grand prix scientifique Alfred et Valentine Wallach

À l'instigation du chancelier Jacques Streith, le Grand prix scientifique Alfred et Valentine Wallach est créé en 2013. Grâce au soutien du docteur Fernand Hessel, le Conseil d'administration de la Fondation Alfred et Valentine Wallach, réuni le 6 avril 2013, décida de créer le Grand prix scientifique Alfred et Valentine Wallach doté de 3000 € - prix renouvelable annuellement ou bis annuellement. Il est destiné à de jeunes personnalités scientifiques.

N.B. Aucun prix ne peut être attribué à un membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Alsace.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie ALSAGRAPHIC 2000
Riedisheim le 17 juin 2013
Dépôt légal 2ème trimestre 2013